

**Vincenzo di Lalla**

**MÉANDRES ENTRELACÉS DANS LES AIRS**

Traduit Par Claudie Sanceau

**PERSONNAGES**

CLAUDIO

ALCIDE

MARCO

ALESSANDRA

GINO

ELISA

GABRIELLA

MIRELLA

PAUL

GIANNI

PIETRO

LA JEUNE BALLERINE

Le député Moro, le général Dalla Chiesa, sa jeune épouse, le juge Falcone et leurs respectifs gardes du corps.

## PREMIER ACTE

### SCÈNE 1

Un élégant salon. Sur le mur du fond, un balcon donnant sur un magnifique paysage de collines, au milieu, immergée dans le vert, une grande villa. Une chaude soirée d'été. Dehors, la pleine lune illumine le panorama et éclaire la pièce.

(Claudio et Gino entrent, soulevant une grosse malle, tandis qu'au loin on entend des sirènes)

GINO : Attention à ne pas cogner les meubles.

CLAUDIO : Je connais jusqu'à la moindre poussière de cette pièce. Posons-la à côté du divan.

(Ils placent la malle près du divan, puis tandis que Gino va fermer la porte, Claudio soulève le couvercle,) Allume un moment la torche.

GINO : Mais, on peut nous voir de l'extérieur...

CLAUDIO : On voit la lumière, mais pas ce qu'elle éclaire. (Il allume sa torche et regarde à l'intérieur) Elle est en mauvais état... Mais toujours aussi belle, magnifique !

GINO : Moi ce qui m'intéresse, c'est seulement sa valeur. Eteint. (S'attardant un peu à regarder à l'intérieur) Il faudrait un peu l'arranger.

CLAUDIO : Pas le peine de perdre du temps : elle a des bleus partout et ses vêtements sont déchirés... on ne peut pas avoir de doutes sur ce qui s'est passé. Ça ne fait rien, ce n'est pas la brutalité que l'on doit camoufler, mais la vérité ! Eteint ! Et on s'est bien compris ? Tu sais ce que tu dois faire quand il arrive ?

GINO : A peine il arrive, je le prends amicalement par les épaules et je l'entraîne à l'intérieur.

CLAUDIO : Tu dois être très rapide. Il faut le prendre par surprise : surtout ne pas lui donner le temps de réfléchir ! ... Somme toute, il est dans une meilleure position que moi : il n'assiste pas à ses malheurs !

GINO : Ces égratignures me préoccupent : ça pourrait provoquer des infections.

CLAUDIO : Il s'en occupera lui-même, quand il aura regardé dans la malle, tu peux en être sûr.

GINO : Tu crois qu'il va tomber dans le piège ?

CLAUDIO : C'est maintenant que tu te poses la question ? (Se dirigeant vers la fenêtre) Quelle question ! (Regardant à l'extérieur derrière les rideaux) C'est une question que je me pose depuis deux semaines, à en devenir fou, mais, je suis là. (Brève pause) De toute façon, s'il ne tombe pas dans le piège, tant pis pour lui : on le ficèle et on le bâillonne ! (Les sirènes se taisent) Pourtant ça m'ennuierai beaucoup de faire du mal à cet homme : il s'est toujours comporter de façon correcte avec Gabriella.

GINO : Tu as des remords maintenant ?

CLAUDIO : Même si j'en avais, ça ne me freinerait pas. Eh, oui... c'est un juste et moi, je compte sur cette vertu. Tu connais la fable du petit chien bâtard qui est allé au paradis ?

GINO : Non ? ...

CLAUDIO : On a sectionné le pauvre chien en morceaux, sais-tu pourquoi ? Parce que pour avoir accès au paradis il faut être pur, et lui, le pauvre était une mosaïque de races. Donc, pour qu'il soit digne du paradis, les anges l'ont sectionné : les yeux oui, le museau non, les oreilles oui, le cou non, et ainsi de suite. A la fin, ce n'était plus un chien mais une paire d'yeux, deux oreilles et une queue.

GINO : Et alors ?

CLAUDIO : Ma vie aussi a été fragmentée par les bons principes... Il y a tant de parties de moi-même disséminées dans les tribunaux. C'est une histoire qui commence avec mes rêves et part de zéro, zéro, zéro ! Je grimpe sur un toboggan...

GINO : A moi aussi, un élan a manqué...

CLAUDIO : Tu parles ! Moi à ta place, je serais milliardaire ! Un élan!... Qui avait besoin d'un élan ? Moi je parle d'obstacles insurmontables : cyclones, tsunamis, épidémies... avec un souffle, j'allais en orbite.

GINO : Tout le monde peut le faire avec de l'argent.

CLAUDIO : En fait il s'agit d'avoir des objectifs dans la vie, de pouvoir se réaliser en tant qu'individu, d'arriver à devenir quelqu'un...

GINO : Bah, sans vouloir t'ennuyer, moi aussi j'ai quelques aspirations.

CLAUDIO : Et pourquoi ça devrait m'ennuyer ? C'est toi, peut-être, qui avait une activité qui a fait faillite, que ça ennuie.

GINO : J'ai manqué de capital, si j'avais eu l'argent...

CLAUDIO : C'est ça, tu l'aurais mangé. Après ta faillite, d'après ce que tu m'as raconté, ta famille a cherché par tous les moyens à te tirer de la merde, mais tu t'y es enfoncé encore plus. Crois-moi, tu penses pouvoir escalader la montagne, mais tu souffres de vertiges.

GINO : Je n'ai jamais été dans la merde !

CLAUDIO : Tu te fous de toi-même, pour ça, tu es bon ! Tu n'avais même plus de quoi manger!...Tu as supporté les pires humiliations : querelles judiciaires, saisies, avocats... Tu as été méprisé et insulté par tout le monde. Tu as été la serpillière de ta femme qui te considérait le malheur de sa vie et qui s'est envolée avec son amant. Et, tu dis que tu n'étais pas dans la merde ? Mon pauvre ami, fais-toi soigner ! (Nous n'avons rien en commun tous les deux : toi ce soir, tu n'es là que pour tendre un piège, moi j'attends le destin. Qu'est-ce qu'il y a, pourquoi tu fais cette tête ? Ce n'est pas vrai peut-être ?

GINO : Tu vois même dans le noir maintenant ?

CLAUDIO : Tu es d'une présomption phosphorescente ! Tu te considères au top, je le sais !

GINO : si je t'ai choisi comme associé, je ne dirais pas...

CLAUDIO : Un ballon gonflé ne peut être qu'un ingrat. Et dire que je vais te rendre millionnaire!...

GINO : Tu es si sûr de réussir ? Je me suis embarqué dans cette histoire parce que j'ai le couteau sous la gorge, mais je n'y crois pas du tout. Nous allons tous finir en taule. Il y a des choses qui ne s'improvisent pas... Nous aurions dû abandonner la partie au moment où le plan initial a foiré. Maintenant on est seulement en train de rêver... Il faudrait que le type soit vraiment naïf...

CLAUDIO : (l'interrompant) Ce n'est pas un ingénu, mais une personne disponible, rappelle-toi !

GINO : De toute façon, à un moment ou un autre il réfléchira et il arrivera à Gabriella.

CLAUDIO : Impossible.

GINO : C'est sûr au contraire, à moins qu'il ne soit débile.

CLAUDIO : Ne t'inquiète pas : même si c'était un génie, il n'y arriverait pas.

GINO : j'y ai pensé jour et nuit, il n'y pas de solution. A moins de le tuer...

CLAUDIO : Et qui s'en chargerait, toi ?

GINO : Moi, je ne fais pas ces choses-là.

CLAUDIO : Alors nous. Mais pour qui tu nous prends ? On n'est pas des salauds quand même ?!

GINI : C'était seulement une réflexion...

CLAUDIO : Tu y as pensé !

GINO : Si cette idée m'avait seulement effleuré, je ne serais pas là.

CLAUDIO : Tais-toi ! Il est en train d'arriver,

GINO : Enfilons nos cagoules !

CLAUDIO : Pas de panique : il doit encore garer sa voiture. D'ailleurs, je me suis trompé : il s'agit seulement d'une voiture comme la sienne, mais son propriétaire est plus chanceux : cette nuit, lui, il dormira. Nous disions ?

GINO : Bah, rien...

CLAUDIO : La lâcheté n'a pas de mémoire...Tu m'as traité d'assassin !

GINO : Pas du tout. C'est seulement que toi, ce soir, tu as un parti pris contre moi.

CLAUDIO : Ne te fais pas d'illusion : au plus avec tes malheurs, tu me suscites de la pitié !

GINO : C'est ça qui te rends si furieux ?

CLAUDIO : Tout au plus, ça me donne envie de vomir !

GINO : Ça, c'est parce que tu as des problèmes d'estomac !

CLAUDIO : En effet depuis que je te connais j'ai l'estomac chamboulé !

GINO : Mais si je te faisais cet effet, tu aurais dû t'éloigner tout de suite. Au contraire tu m'as couru après pendant des mois, me harcelant avec tes sales propositions.

CLAUDIO : Au début je n'arrivais pas à croire que tu étais aussi minable : quand je l'ai compris, je t'avais déjà dévoilé tous mes plans.

GINO : C'est de ta faute. De toute façon, entre nous, ce n'est qu'un pacte : une fois conclu, rien d'autre ne nous lie.

CLAUDIO : Grâce au ciel ! Ce serait une condamnation insupportable pour moi ! T'avoir dans les pieds pendant deux mois m'a intoxiqué les yeux, les oreilles et la respiration. Il me faudra du temps pour me reprendre du souvenir immonde de ta présence.

GINO : Tu ne vas pas t'empoisonner la vie à cause de quelqu'un de mesquin comme moi ?

CLAUDIO : Les insectes sont des nuisances, tu le sais bien ? Tu es entré dans ma vie comme un pou et maintenant ça me gratte. Mais vu que tu fais le malin, je vais te dire tout ce que je pense !

GINO : A quoi ça sert de perdre du temps ? Notre alliance va bientôt terminer.

CLAUDIO : Justement pour cette raison je veux te renvoyer toute les saloperies que tu m'as fait avaler. Mais arrêtons maintenant : il arrive.

GINO : Tu es sûr ?

CLAUDIO : C'est lui ! Et surtout, ne m'interromps jamais, même si je te semble en difficulté : ça pourrait être une tactique, et en tout cas, je saurai m'en tirer tout seul. Tu dois intervenir le moins possible : ce n'est pas un idiot. Allume la lumière.

GINI : La lumière ?

CLAUDIO : (fermant les rideaux) Oui, il est descendu dans le garage et il va prendre l'ascenseur... (Regardant dans la malle, tandis que Gino allume la lumière.) Je t'ai seulement volé un peu de temps et de liberté, mais finalement on va être heureux, tous les deux !

GINO : (regardant à l'intérieur de la malle) Comment elle va ?

CLAUDIO : Il y a des femmes bien plus malheureuses qu'elle en ce moment. Je ne voudrais pas être cynique, mais sa richesse vaut bien un peu de souffrance, comme

ma misère justifie un peu de méchanceté. Regarde tout l'or qu'elle a sur le dos... et tout ça pour orner une beauté qui n'en a pas besoin. Des caprices ! Un seul de ses caprices m'aurait évité quelques années de prison. Non, je n'ai pas de remords... (Tandis que Gino enfile sa cagoule.) Attends que je réalise mes projets et tu verras comme je serais à même de fréquenter ces gens avec aisance, de tisser des liens avec eux, de faire des affaires... Je pourrais même rencontrer cette fille un jour...

GINO : Mets ta cagoule.

CLAUDIO : Oui. (Il sort machinalement sa cagoule de sa poche.) Je pourrais entrer dans son cercle d'amis, participer aux mêmes fêtes qu'elle et qui sait la voir joyusement amie de Gabriella.

GINO : Excuse-moi, mais tu ne ferais pas mieux de te concentrer sur ce que tu dois dire ?

CLAUDIO : (l'interrompant) Je dirai ce que je dirai, mais toi tu n'as pas à intervenir !

GINO : Ah, non ? Je suis entre tes mains !

CLAUDIO : Tu plaisantes ? Je ne me salirais pas la pointe d'un ongle dans ta crasse ! J'avais besoin de deux bras et je t'ai pris seulement pour ça !

GINO : Je voudrais savoir une seule chose : pourquoi tu craches ton venin seulement depuis que nous sommes arrivés ici ? Jusqu'à maintenant, tu avais toujours été très complaisant avec moi, même trop.

CLAUDIO : Parce que maintenant que nous sommes entrés dans cette maison tu ne peux plus me faire de chantage !

GINO : Mais, tu ne serais pas devenu fou par hasard ?

CLAUDIO : Peut-être ? Fou de bonheur ! Ne plus devoir me conformer aux règles imposées par ta lâcheté me rend euphorique !...

GINO : Tu perds la boule ! Te rends-tu compte, il est en train d'arriver et tu te mets à délirer ? Tout ça va mal finir !

CLAUDIO : Tu as peur, hein ? Tu m'as tenu en haleine avec tes indécisions : un jour tu étais d'accord, un autre tu ne voulais plus rien en savoir. Tu as tergiversé jusqu'au dernier moment ! Gabriella a attrapé une dépression nerveuse à cause de tes changements d'avis continuels, elle ne pouvait plus supporter que tous nos espoirs dépendent d'une demi-portion comme toi ! Ah, tu me trouvais complaisant ?

Chacun de mes sourires cachait une malédiction ! Si seulement un millième du mal que je t'ai souhaité t'arrive, tu seras l'être le plus malheureux de la terre.

GINO : Tu peux être tranquille, je le suis déjà : pour le simple fait d'avoir fait ta connaissance. Je pense que cela a été pour moi, le comble du malheur.

CLAUDIO : Pauvre vermine ! Gabriella a raison... te faire dépasser tes limites, c'est comme parfumer un cochon : tu es trop habitué à la puanteur nauséabonde de ton étable !

GINO : Bien sûr... vous, vous avez l'odorat délicat !... Ce n'est pas pour rien que vous avez projeté cette opération si honnête !...

CLAUDIO : Pauvre type ! Je n'en ai rien à faire de tes jugements ! J'ai cru entendre l'ascenseur... Oui, il est en train d'arriver... On reprendra ce discours plus tard, espèce de con ! Tu craches dans l'assiette où tu manges, sale con ! Ne réplique pas, compris ?! Silence absolu ! Il est là... Mettant sa cagoule) Va derrière la porte, vite ! (Tandis que Gino va derrière la porte et se prépare à l'action, il prend un air affligé en regardant dans la malle. On entend l'arrivée de l'ascenseur et juste après le bruit d'une clé qu'on insère dans la porte : suivent les clics de la serrure et Marco entre.)

## SCÈNE 2

CLAUDIO

GINO

MARCO

GINO : (mettant une main sur l'épaule de Marco tout en l'attirant vers l'intérieur)  
Bonjour, monsieur Bricci, nous sommes là. Comment allez-vous ?

MARCO : (l'air effrayé et confus) Comment, que se passe-t-il ?



CLAUDIO : (après avoir regardé de nouveau quelques instants à l'intérieur de la malle). Ah, mais c'est vous, finalement !... (Allant vers lui les bras ouverts). Victoire, monsieur Bricci, victoire ! (Lui prenant la main et la serrant chaleureusement). Vous pouvez vous réjouir ! On a réussi ! Et sans causer le moindre mal à la fille, à part quelques égratignures, inévitables.

MARCO : (cherchant à se ressaisir) Mais on peut tuer quelqu'un comme ça, en êtes-vous conscients ?

CLAUDIO : Nous comprenons votre émotion, mais je vous assure que la journée a été très compliquée pour nous aussi, comme vous pouvez imaginer : nous sommes à bout de force. Mais cela n'a pas d'importance ? La satisfaction d'avoir réussi à réaliser notre plan à la perfection est notre récompense. Nous n'avons pas fait la moindre faute ! Un miracle de rapidité et d'habileté. Mais, comment vous sentez-vous, vous semblez encore très tendu ?

MARCO : Comment vous sentiriez-vous, vous, à ma place ?

CLAUDIO : Heureux.

MARCO : Aurez-vous toujours le même sens de l'humour lorsque vous vous rendrez compte que dans la maison il n'y a pas d'objets de valeur ?

CLAUDIO : Pour ce que nous en savons dans cet appartement il y a un trésor.

MARCO : Vous avez été mal renseignés.

CLAUDIO : Impossible : Nous vous l'avons apporté... Venez voir votre nièce. (Il s'approche de la malle... Marco reste immobile et sur ses gardes). Courage, ne vous émouvez pas... Approchez... faites quelques pas et vous verrez un ange en train de dormir. Un ange, finalement en sécurité. Quel bonheur ! Etes-vous content ?

MARCO : J'ai l'impression que vous avez envie de vous amuser un peu avant de dévaliser l'appartement...

CLAUDIO : Mais que dites-vous ?...

MARCO : Cette malle vous sert pour les objets volés.

CLAUDIO : Monsieur Bricci, à l'intérieur de cette malle, il y a une fleur, vous le savez très bien ! Une fleur du nom d'Alessandra qui vous a été confiée grâce à l'amour et à la confiance d'un père désespéré. Mais peut-on savoir ce qui vous arrive ?

MARCO : C'est ça. Vous êtes ici pour me voler...

CLAUDIO : (s'approchant de Marco) Comprenons- nous bien monsieur Bricci, on nous a confié une tâche complexe et risquée, mais qui, pour nous, une fois passé le seuil de cette porte, termine. Maintenant si vous préférez tergiverser sur le drame de votre nièce, cela ne nous regarde pas : vous devez éclaircir avec votre frère.

MARCO : Je n'ai aucun frère et de plus, je ne m'appelle pas Bricci.

GINO : (qui pendant tout ce temps est resté vigilant à côté de Marco) Excusez-moi, monsieur Bricci, n'auriez-vous pas avez bu quelques verres pour vous donner du courage, par crainte que l'affaire ne tourne mal ?

CLAUDIO : Vous avez bu, monsieur Bricci ? Vous ne devez pas en avoir honte : On croit pouvoir défier l'ouragan tant que sa furie est lointaine, mais lorsque la tempête nous submerge, on cherche un refuge. C'est humain ! (Le prenant par le bras et le tirant vers la malle) Courage, monsieur Bricci, allons...

MARCO : Mais, que faites-vous ? Laissez-moi, enfin !...

GINO. (le poussant) Courage, comportez-vous en homme...

MARCO : Ça suffit !... (Regardant dans la malle, atterré) Non !!! Qu'avez-vous fait à cette fille ?!

CLAUDIO : Elle s'est défendue bec et ongle, monsieur Bricci !

MARCO : Elle a sur le dos les signes d'une agression brutale. Je n'admets pas cela !!

CLAUDIO : Et nous alors ?

MARCO : C'est monstrueux ! Vous êtes des criminels !!

CLAUDIO : C'est triste d'entendre cela, le jour même où nous, nous nous sentons des anges.

MARCO : Je ne vous laisserai pas vous en tirer comme ça, salopards !!!

CLAUDIO : Nous sommes seulement victimes des circonstances, et vous le savez très bien. Allons, je comprends votre état d'âme, mais nous ne pouvions pas faire autrement. (Tandis que Marco se penche avec compassion sur la malle.) Mais rassurez-vous, l'état général de votre nièce n'est pas si dramatique : le médecin qui l'a examinée des pieds à la tête durant le transport nous l'a assuré !)

MARCO. Quoi, il y aurait un médecin complice de cette infamie ?!

CLAUDIO : Oui, mais il s'agit du médecin personnel de votre frère. Ils se sont connus en prison.

MARCO : Mademoiselle... vous m'entendez ?... Mademoiselle...

CLAUDIO : Il faut attendre un peu avant qu'elle puisse se réveiller.

MARCO : Vous l'avez droguée ?

CLAUDIO : Le docteur lui a fait une piqûre pour l'endormir, mais ce n'est pas dangereux.

MARCO : Je ne fais pas confiance à ce délinquant ! Regardez un peu : des égratignures partout, mais aucunes traces de médicaments.

CLAUDIO : C'est vrai, mais il s'agit de légères égratignures, il a préféré éviter qu'Alessandra ait au réveil, l'impression d'un traitement spécial ou trop humain : plus cruel nous semblons à ses yeux, plus elle croira à l'histoire de l'enlèvement.

MARCO : Il faut soigner les blessures, j'ai ma trousse de secours. (Il se lève décidé, mais Gino s'interpose) Laissez-moi passer !

GINO : Pardon, mais vous pouvez utiliser la nôtre.

CLAUDIO : Absolument monsieur Bricci, elle est dans la malle. (Il prend la mallette de premiers secours et la tend à Marco) Tenez.

MARCO : Ah... (Il prend la mallette et commence à manœuvrer dans la malle.)

CLAUDIO : Je ne sais pas si tant d'empressement est nécessaire, vu ce que nous devons faire croire à votre nièce.

MARCO : Pauvre petite, au moins les premiers soins !

CLAUDIO : C'est vous qui commandez, notre rôle était seulement de la capturer.

MARCO : Elle a encore des signes de terreur sur son visage.

CLAUDIO : Nous aussi, sous le masque.

MARCO : (continuant à la soigner avec attention.) Rien ne peut justifier ce traitement !...

CLAUDIO : En effet il n'y a pas de mots pour exprimer ces actions. Nous nous sommes trouvés empêtrés dans une tragédie, comment définir un acte qui a pour but de sauver l'agressée. Il s'agit pourtant bien d'une agression et de violences, même. Je ne peux pas y repenser monsieur Bricci : le rapt de votre nièce a provoqué dans nos cœurs une blessure indélébile, nous condamnant à une douleur éternelle, croyez-moi. Oh, je sais, nous avons des justifications irréfutables, certes ! Nous

arriverons encore à nous nous nourrir sans vomir, mais le souvenir de ces moments tragiques, avec les cris désespérés de cette pauvre petite, son visage effrayé, sa lutte vaillante, nous poursuivra la nuit, comme un cauchemar sans fin !

MARCO : Je suis contraint à soulever un peu la jupe.

CLAUDIO : Il n'y a pas de mauvaises idées dans nos yeux et puis vous, vous êtes son oncle... la pauvre chérie, la pauvre petite chérie... Durant la lutte il y a eu un moment où nos yeux se sont croisés, deux implorations : moi, je la suppliais de se rendre, elle, elle me suppliait de la gracier. Je ne pouvais pas. La pauvre petite, elle ne savait pas que, mille fois plus qu'à la violence de l'attaque, je participais à son angoisse. Nous devons la sauver monsieur Bricci. (Pause) Mais, je pense que nous, nous pouvons partir maintenant.

MARCO : (incrédule, il interrompt un instant, puis reprend les soins, tentant de jouer le jeu) Comment ça ?... Vous partez déjà ?...

CLAUDIO : Oui, je vois que désormais, vous avez en main la situation. N'est-ce pas ?

MARCO : Oui, bien sûr... (Se dirigeant vers la porte, suivi par Gino) Eh bien, si vous voulez partir, je ne vous retiens pas... Désormais, je peux me débrouiller tout seul...

CLAUDIO : Je compatis pour pas la tâche terrible qui vous attend, mais je suis certain que vous l'accomplirez de la meilleure façon possible. (Regardant dans la malle, tandis que Gino s'interpose entre Marco et la porte) Je t'ai offensée, mais avec le respect que l'on doit à un trésor : j'espère pouvoir rapidement me racheter. Monsieur Brecci, venez près de la lumière.

MARCO : Comment ?... (Se dirigeant vers Claudio) Pour- pourquoi ?...

CLAUDIO : (prenant un sac de plastique dans la malle.) J'avais oublié (Il extrait une perruque et la tend à Marco.) mettez-la, allez. (Marco à contrecœur, la met.) Vous semblez déjà une autre personne, mais encore reconnaissable. Il extrait du sac de plastique une barbe et des moustaches postiches et les lui applique. Le toisant.) Oh, comme ça, même votre propre mère ne vous reconnaîtrait pas, croyez-moi... Ah, les persiennes, monsieur Bricci, rappelez-vous bien, toujours baissées : Alessandra verrait tout de suite sa maison sur la colline (Il va devant le balcon et écarte légèrement les rideaux) Regardez... elle est toute illuminée... On dirait qu'il y a une grande fête alors que ses parents sont en train de recevoir les policiers... Eh, oui, à cette heure ils sont au courant de la terrible vérité : c'est un enlèvement, avec quelques témoins, malheureusement...

MARCO : La jeune fille habite dans cette belle villa ?

CLAUDIO : Pour être belle, elle est belle... Peut-être, que quelqu'un, en ce moment même est en train de la regarder avec convoitise. Mais les propriétaires, probablement sont en train de se demander si ce n'est pas tout ce luxe à avoir attiré les ravisseurs. Ils ne la trouveront plus aussi précieuse alors qu'ils vivent cette terrible attente. (Tendant la main à Marc.) Bien, adieu monsieur Bricci. Ça a été un honneur de vous connaître. Et, excusez-nous pour les cagoules : ce n'est pas par méfiance envers vous, mais une éventuelle confrontation pourrait nous trahir. Bonne chance, alors. Votre frère vous bénira plus que jamais maintenant : il disait que vous, plus qu'un grand frère aviez été un père pour lui. Un moment... Un père ? Mais vous êtes trop jeune... Lui, il a dépassé la cinquantaine... Vous ne pouvez pas être monsieur Bricci !!! Mais alors, vous êtes un imposteur !!!

MARCO : Oui, enfin, non ! Ici, c'est ma maison, je ne sais pas comment vous êtes arrivés là, vous...

CLAUDIO : Vous mentez ! C'est monsieur Bricci qui habite dans cet appartement ! Où est-il allé ? Pourquoi c'est vous qui êtes ici à sa place ? Expliquez-vous !!!

MARCO : Je ne connais pas cette personne, c'est la première fois que j'entends ce nom.

CLAUDIO : Ecoutez-moi bien, monsieur ! Dans cette histoire, il y a la vie d'une jeune fille en jeu ; la moindre erreur serait absolument intolérable ! Par conséquent, nous voulons la vérité !

MARCO : Mais c'est vous qui me devez une explication : moi, je vous ai trouvés ici...

CLAUDIO : Non, nous vous avons trouvé là, dans les pieds ! D'où sortez-vous ?

MARCO : Moi ? Vous !

CLAUDIO : Ça suffit ! On devait trouver monsieur Bricci dans cet appartement, pourquoi n'est-il pas là ?

MARCO : Je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas du tout qui est ce monsieur Bricci, vous vous serez trompés d'adresse, je n'en sais rien moi...

CLAUDIO : Selon vous on travaille avec les pieds ?

MARCO : Certainement pas avec le cœur.

CLAUDIO : Vos jugements ne nous intéressent pas, nous voulons savoir qui vous êtes !

MARCO : Je suis simplement quelqu'un qui en rentrant chez lui comme tous les jours, s'est trouvé face à cette situation terrifiante.

CLAUDIO : Et nous, nous sommes des personnes qui devons rencontrer une personne, or, nous en avons trouvé une autre. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MARCO : C'est à vous de me l'expliquer, évidemment, vous vous êtes trompés de destination.

CLAUDIO : Nous sommes entrés ici avec les clés.

MARCO : Qui vous les a données ?

CLAUDIO : Le père de la fille, cela fait à peu près trois mois, monsieur Claudio Bricci, frère de ce Bricci qu'aventureusement, vous remplacez.

MARCO : Ça fait trois mois... Mais alors, la personne que vous cherchez, c'est le locataire qui était ici avant moi... moi, j'habite ici, depuis exactement trois mois.

CLAUDIO : Vous plaisantez ? Vous vous rendez compte de ce que cela signifierait ?... Une catastrophe pour tous !

MARCO : Je ne vois pas d'autres explications...

CLAUDIO : Moi, j'en vois une autre : c'est que vous êtes en train de jouer un double jeu ! Et pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez feint d'être monsieur Bricci ?

MARCO : Je pensais pouvoir ainsi libérer la fille.

CLAUDIO : Je tends à croire que vous dites la vérité car vouloir la libération d'Alessandra signifie ignorer le sort qui l'attend. Mais cela signifie trahir monsieur Bricci et cela, je ne peux pas l'admettre. D'autant plus que j'ai parlé avec lui au téléphone hier soir et aussi avant-hier soir.Ô

MARCO : Pas à mon numéro.

CLAUDIO : (sortant de sa poche un billet et le lui montrant) C'est ça ?

MARCO : Si vous aviez appelé ici, j'aurais répondu bien sûr. Vous devez vous être trompé.

CLAUDIO : Je me suis trompé et je suis tombé sur monsieur Bricci ? Vos justifications ne tiennent pas debout ! Ôtez votre masque ! Que nous cachez-vous ?

MARCO : Je ne comprends plus rien, je suis certain que votre appel ne m'est pas arrivé.

CLAUDIO : Vous feriez mieux de vous rendre à l'évidence et de nous expliquer toute la supercherie.

MARCO : Je n'ai rien à expliquer, absolument rien... mais, un moment... maintenant que j'y pense, en effet j'ai reçu deux coups de fil bizarres... oui, oui ça me revient, la ligne était dérangée et la personne qui me parlait prononçait des phrases sans aucuns sens, pour moi.

CLAUDIO : j'admets en effet que la ligne était un peu dérangée : que ce n'était pas monsieur Bricci au bout du fil, je l'exclue catégoriquement : j'ai demandé tout de suite qui était à l'appareil.

MARCO : Non, vous avez seulement demandé si c'était bien mon numéro. A peine je vous ai donné confirmation, vous vous êtes lancé à parler à toute vitesse...

CLAUDIO : Mais vous auriez pu m'interrompre et vous qualifier : vous auriez dû le faire

MARCO : J'ai essayé, mais vous ne m'écoutiez pas, alors, convaincu qu'il s'agissait d'une erreur, j'ai raccroché.

CLAUDIO : Je confirme.

MARCO : Et cela n'a pas éveillé chez vous le moindre doute ?

CLAUDIO : Non : j'ai pensé que monsieur Bricci avait des gens chez lui et qu'il ne pouvait pas parler librement. J'étais loin de penser à une trahison de sa part. J'ai toujours du mal à y croire, même, si maintenant cette possibilité commence à faire son chemin dans ma tête, avec toutes les terribles conséquences que cela comporte. (On entend des bruits dans la malle.)

MARCO : La fille est en train de bouger...

CLAUDIO : En effet, elle oui : c'est nous qui sommes bloqués. (Marco va voir dans la malle, suivi de près par Gino qui le rejoint.) Je dois donc penser que monsieur Bricci n'a pas fait ce qu'il devait faire ? Qu'il a abandonné cette pauvre petite ? Non, je n'arrive pas à y croire... Il doit y avoir une autre explication...

MARCO : Je voudrais terminer de désinfecter ces blessures. (Recommençant à manœuvrer dans la malle ; s'arrêtant tout d'un coup.) Mais comment, vous affirmez

être en possession des clés de l'appartement depuis trois mois et pendant tout ce temps, vous n'avez pas senti la nécessité de communiquer avec votre complice ?

CLAUDIO : Et alors ?

MARCO : Vous auriez dû échanger quelques informations, vu ce que vous étiez en train de préparer ; vous vous seriez rendu compte qu'il n'habitait plus là et qu'il n'était par conséquent plus possible de réaliser cette folie.

CLAUDIO : Disons tout de suite qu'au début, l'idée du rapt était une hypothèse que nous voulions absolument éviter. Monsieur Claudio, jusqu'au dernier moment a espéré ne pas en arriver là. De plus l'accord avec son frère, était seulement une mesure de précaution, qui avait été préparée dans les moindres détails et surtout de façon à ne pas attirer l'attention. On voulait conjurer la ruse de l'ennemi : le terrible usurier qui a causé tous ces problèmes.

MARCO ; Reste le fait que vous vous êtes présentés ici avec ce précieux fardeau, seulement après le préavis de ces deux coups de fil.

CLAUDIO : A peine après avoir reçu l'ordre d'agir, cela fait à peu près dix jours, nous avons averti monsieur Bricci, en mettant des billets dans sa boîte aux lettres.

MARCO : Des petits billets ?... Vous voulez parler de petites feuilles blanches sans rien dessus ?.... Je pensais qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

CLAUDIO : C'était par mesure de prudence afin d'éviter des phrases compromettantes, mais si le destinataire les avait reçues il y aurait lu un message précis. Ensuite, comme prévu dans notre plan, quelques jours avant, je lui ai téléphoné. Si une erreur a été commise, ce n'est sûrement pas de notre faute.

MARCO : J'ai des difficultés à croire que cet horrible spectacle soit le remède à un mal : que peut-on imaginer de pire !

CLAUDIO : La mort par exemple... ou une soudaine révélation qui fasse que tout s'écroule autour de nous. Je commence vraiment à croire que vous n'avez rien à voir avec les intrigues de monsieur Bricci et que vous ne connaissez pas les dessous monstrueux de cette histoire. Ou plus exactement que vous ne les connaissiez pas : je vous ai révélé beaucoup de choses maintenant, pensant que vous étiez monsieur Bricci.

GINO : Tu lui as tout raconté...



MARCO : Tranquillisez-vous... L'unique chose que j'ai compris, c'est que vous êtes des fous, des fous furieux ! Que voulez-vous faire maintenant ?

CLAUDIO : Nous hésitons entre la crise de nerfs ou l'espoir qu'il ne s'agisse que d'un cauchemar. De toute façon si monsieur Bricci ne réapparaît pas d'ici deux ou trois jours, nous devons, en tout cas, emmener Alessandra hors d'ici.

MARCO : Comment ça dans deux ou trois jours ? Vous devez la libérer tout de suite !

CLAUDIO : C'est ça, comme ça on ajoute au délit le ridicule ! Il y a des conséquences terribles dans cette histoire !

MARCO : Vos saloperies ne m'intéressent pas, je veux seulement que cette jeune fille soit redonnée à sa famille immédiatement.

CLAUDIO : Ecoutez-moi bien, ce n'est pas possible de la relâcher maintenant parce que l'effet de l'anesthésie est sur le point de terminer. Vous voulez qu'elle se réveille dans la malle avec la terreur que cela provoquerait ?

MARCO : (horrifié) Oh, non !...

CLAUDIO : il faudrait qu'elle se reprenne un peu pour pouvoir être endormie à nouveau.

MARCO : Mais ce serait dangereux...

CLAUDIO : Et comment pouvons-nous faire autrement pour la faire sortir d'ici ? La fille connaît parfaitement le quartier, elle retrouverait facilement cette maison et on finirait tous pris.

MARCO : Mais elle ne peut pas rester ici...

CLAUDIO : Nous vous demandons seulement quelques jours, pour nous réorganiser.

MARCO : Non, non, c'est une situation qu'il faut résoudre tout de suite.

CLAUDIO : Malheureusement, nous n'avons ni l'autorité, ni le droit de prendre certaines décisions : c'est au père de décider du sort d'Alessandra, il pourrait trouver d'autres solutions, comme par exemple chercher un nouveau refuge.

MARCO : Il n'en est pas question ! La jeune fille ne sortira d'ici que pour retourner chez elle ! Et, si vous avez de telles intentions, je téléphone tout de suite à qui de droit ! (Se dirigeant vers le téléphone suivi par Gino plus vigilant que jamais.) Et attention, vous ne me faites pas peur, pas du tout. Maintenant je vais dénoncer cette situation, à moins que vous m'en empêchiez par la force.

CLAUDIO : Pour l'amour de dieu, nous détestons la violence... Laissez-nous toutefois vous dire que si vous faites ce coup de fil, vous obtiendrez exactement le contraire de ce que vous voulez : au lieu de redonner Alessandra à sa famille, vous la lui enlèverez pour toujours. De plus, vous serez impliqué dans une affaire très compliquée dont il sera difficile de sortir indemne. Vous finirez au centre de l'attention, sous le feu des projecteurs : il suffira que vous ne répondiez pas de façon satisfaisante (Marco commence à composer le numéro, mettant en grande appréhension Gino, retenu seulement par le calme de Claudio) à quelques questions, que vous montriez des hésitations, que vous tombiez dans des contradictions et vous on jettera en taule.

MARCO : (s'arrêtant. Parlant pour lui-même) Si je pouvais entrer en communication avec les parents... tout finirai sans tant d'histoires...

CLAUDIO : A part le fait que désormais leur téléphone est sous contrôle et qu'eux-mêmes sont surveillés, qu'est-ce que vous leur diriez ?

MARCO : La vérité !

CLAUDIO : La vérité est la dernière chose dont a besoin cette famille. Vous voyez, moi, je ne suis pas autorisé à vous faire certaines confidences, mais je peux vous dire que le nom de Bricci provoquerait quelques appréhensions à la mère d'Alessandra qui probablement ne verrait plus en vous le sauveur de sa fille mais le véritable destructeur de sa famille. Je ne devrais pas vous en dire plus, mais vu les circonstances... Il y a des secrets dans la vie d'une femme qui ne peuvent pas être révélés sans miner la paix conjugale, vous me comprenez ?

MARCO, Vous voulez me dire que les liaisons de cette femme ont quelque chose à voir avec la séquestration de sa fille ?

CLAUDIO : Je m'efforce seulement d'essayer de vous faire comprendre la complexité de cette histoire.

MARCO : Pour moi, il n'y a que la jeune fille qui compte.

CLAUDIO : C'est aussi notre objectif de la libérer. Mais, d'autre part, nous nous soucions de ne pas nuire à sa vie. (Lui reprenant des mains avec attention la cornette du téléphone) Il vaut mieux la remettre en place. (Il raccroche)

MARCO : je ne ferai jamais rien contre la loi, vous comprenez ça, malédiction ?! Je ne peux pas devenir complice d'une telle barbarie !...

CLAUDIO : Si vous voulez vraiment faire les intérêts de cette fille, vous avez le devoir de vous informer des faits et je dois vous exposer la situation clairement. Je voulais éviter d'arriver à certaines révélations, mais avec votre attitude, vous m'obligez à en arriver là.

MARCO : Non, non, non, je ne veux rien savoir...

CLAUDIO : Pourtant, il est essentiel que vous ayez un tableau détaillé du drame d'Alessandra si vous voulez éviter des équivoques ou des imprudences. Vous voyez, dans cette histoire, le pire des maux peut sembler le moindre et vice-versa. Vous devrez jouer un rôle quand Alessandra se réveillera.

MARCO : Je ne ferai rien qui ne soit pas pour le bien de la jeune fille, mettez-le vous bien en tête !

CLAUDIO : Mais c'est ce que je suis en train de vous dire, monsieur... monsieur ?

MARCO : Je collabore, mais seulement pour qu'elle soit libérée...

CLAUDIO : Naturellement, mais vous devez savoir ce qui est bien pour cette pauvre petite : vous pourriez dire des choses inopportunes, vous comprenez ? Pour cette raison, il est nécessaire que je vous révèle toute la vérité.

MARCO : (presqu'à lui-même, affligé) Non, non, non, moins j'en sais, mieux c'est. Vos histoires ne m'intéressent pas.

CLAUDIO : (récitant par cœur, comme s'il s'agissait d'une simple formalité : désormais il sent que Marco est tombé dans le piège et il joue avec lui au chat et à la souris.) Nous avons enlevé Alessandra pour la soustraire à une menace de mort et pour qu'elle ne découvre pas qu'elle est une fille illégitime. Son propre père, non sans de terribles doutes, de douloureux revirements et pas avant d'avoir cherché des solutions plus humaines et plus civiles au problème, poussé par des événements graves, des sentiments profonds et un immense sens de responsabilité envers sa fille, a dû se résigner à mettre en œuvre ce désolant stratagème. Alessandra, hélas, est le fruit d'une relation extraconjugale, mais elle ne le soupçonne pas du tout. A part les parents et quelques intimes, personne n'était au courant de ce secret et jamais on aurait pu imaginer qu'il soit dévoilé. Mais l'impensable s'est produit, et le plus féroce des individus, un créancier de monsieur Claudio, un homme horrible, s'est emparé de la fameuse vérité, un usurier sans scrupules qui depuis des années le poursuivait, le harcelant avec ses demandes d'intérêts. Il lui a posé un ultimatum : ou l'argent ou la vie de la fille. Le pauvre homme, qui de plus, se trouve actuellement en prison pour faillite frauduleuse, a tout tenté pour rassembler la somme requise,

mais, il n'y est parvenu qu'en partie et l'usurier a refusé de lui accorder une prorogation du délai. Pour cette raison il a décidé de mettre en sûreté Alessandra en la cachant.

MARCO : Mais il est fou, complètement fou !

CLAUDIO : Vous pouvez même dire que c'est un bourreau.

MARCO. Non, je parle de ce Bricci, sa place serait dans un asile psychiatrique plutôt qu'en prison. On menace sa fille de mort et lui, pour la sauver, il la fait massacrer ? Il suffisait de dénoncer le maître-chanteur, non ?

CLAUDIO : Il suffisait, mais il ne pouvait pas : Alessandra, comme je vous l'ai dit, est le fruit d'une relation extraconjugale, chose que personne ne sait, pas même elle-même. Toutes ses certitudes sont fondées sur l'honorabilité de sa famille, sur l'estime envers sa mère et envers l'homme qu'elle pense être son père. S'adressant à la justice, monsieur Claudio, aurait détruit irrémédiablement toutes ces valeurs...

MARCO : Personne n'a le droit de faire subir à une personne une telle expérience...

CLAUDIO : Vous pensez qu'un scandale n'aurait pas été aussi dévastant ? Cela l'aurait détruit psychologiquement. Croyez- moi, l'indignation et la pitié ne suffisent pas à condamner le courage d'un père. Il a fait violence à son cœur, à son amour, à sa dignité. Avec ses remords, monsieur Claudio ne peut pas essuyer ses larmes. C'est seulement pour préserver son secret qu'il a commis cet acte aussi extrême. Vous ne devez jamais oublier ça, comprenez-vous ? Vous devez vous en souvenir quand la fille se réveillera. Oui, car, en plus de la tâche éprouvante de la libérer, si nous devons lui révéler les raisons de sa séquestration, le désastre serait complet.

MARCO : Pire que ça...

CLAUDIO : Pire que ça, vous pourriez faire si vous ne m'avez pas bien écouté. Etes-vous sûr d'avoir bien compris ce que j'ai dit ?

MARCO : Même ce que vous n'avez pas dit.

CLAUDIO : Que voulez-vous dire ?

MARCO : Ce père aimant, comment penserait-il conclure cette action méritoire ? En demandant une rançon ?

CLAUDIO : Mais qu'est- ce que vous allez imaginer ?

MARCO : Mais où aurait-il trouvé l'argent pour payer l'usurier ?

CLAUDIO : L'argent n'est pas un problème pour monsieur Claudio.

MARCO ; Mais si il a fait faillite...

CLAUDIO : Ne soyez pas naïf, Il a fait faillite, mais il n'est pas idiot, il a conservé son capital.

MARCO : Et pourquoi n'a-t-il pas éteint ses dettes ?

CLAUDIO : L'argent est déposé dans une banque étrangère et pour le retirer, sa signature est nécessaire. Il faut attendre qu'il sorte de prison. Il en a encore pour un mois.

MARCO : Comment ça, il manquait si peu de temps à la solution du problème et vous n'avez pas réussi à obtenir un report de paiement ?

CLAUDIO : Nous avons essayé, mais l'usurier n'a rien voulu entendre. Il considère que c'est lui la victime et soutient avoir eu trop de patience. Il a fait encore plus de menaces.

MARCO : C'est absurde, peut-être voulait-il seulement faire peur.

CLAUDIO : Avoir affaire à un individu de la sorte est déjà en soi très dangereux, mais s'il t'a dans le collimateur, adieu !...

MARCO : Mais, moi, qu'est-ce que je peux faire ?

CLAUDIO : Rien, vraiment nous regrettons beaucoup que vous vous soyez trouvé mêlé à cette affaire, mais vous comprenez, il faut endormir de nouveau la fille pour quelques jours, c'est indispensable.

MARCO : Et si ce fou la tuait vraiment ? Je me sentirais responsable.

CLAUDIO : Mais vous, vous n'avez rien à voir avec cette histoire. Une fois qu'on aura emmené la fille hors d'ici, votre pourrez avoir la conscience tranquille.

MARCO : Mais, vous rendez-vous compte que je me sens impliqué moralement ? Et je ne peux absolument pas permettre que cette pauvre fille court le risque d'être tuée. Non, non, il n'y a pas d'autres solutions, il faut dénoncer le maître-chanteur !

CLAUDIO : La belle idée ! Comme ça, c'est vous qui la tuez, Alessandra ! Avez-vous pensé au scandale qui s'ensuivra ?

MARCO : Vous ne prétendez quand même pas que je la garde ici en attendant que son père sorte de prison ?

CLAUDIO : Nous ne vous demandons pas de faire des miracles, mais de montrer un peu d'humanité. A propos, excusez-moi, mais, je ne voudrais pas oublier : sur le palier, vous aurez remarqué qu'il y a plusieurs caisses.

MARCO : Oui, en effet, depuis quelques jours, quelqu'un les accumule juste derrière ma porte.

CLAUDIO : C'est nous, elles contiennent de la nourriture pour plus d'un mois. C'était les provisions pour monsieur Bricci, si ce misérable avait respecté les accords... Nous permettez-vous de les mettre à l'intérieur ?

MARCO : Pourquoi voulez-vous mettre ces choses-là ici ? Pour combien de temps pensez-vous pouvoir vous installer ici chez moi ? Que vous êtes-vous mis en tête ?

CLAUDIO : Mais rien, c'est seulement que de les laisser encore là n'est pas très prudent : les voisins pourraient commencer à se poser des questions...

MARCO : Quelque chose me dit que je commets une erreur... Mais je ne sais pas quoi faire... J'ai besoin de réfléchir... En attendant portons la fille sur le lit.

CLAUDIO : Parfait monsieur... Monsieur ?...

MARCO : Je vais la garder ici deux jours, maximum trois, ça devrait suffire pour qu'elle élimine l'anesthésique. Il faudra que j'avertisse mon bureau... Il me reste des jours de congé à prendre... le problème, c'est Gabriella...

CLAUDIO : (regardant dans la malle) Gabriella ?... Comme elle est belle...

MARCO : Qu'est-ce que je vais lui dire ?

CLAUDIO: A Gabriella?

MARCO: C'est ma gouvernante.

CLAUDIO : (regardant encore à l'intérieur de la malle) Pour moi, c'est un trésor... Venez, monsieur... Monsieur ?

MARCO : Quelle excuse je peux trouver ?

CLAUDIO : Oh, ce n'est pas très compliqué ! Dites-lui que votre sœur... votre mère ou votre amante est venue vous trouver et que pour quelques jours, vous pouvez vous passer d'elle. Je vous garantis qu'elle y croira ! (Indiquant la villa) Regardez, regardez cette villa là-haut... elle est encore toute illuminée. Deux personnes, en ce moment, entre ces murs souffrent comme ce n'est pas possible, mais seraient disposées à supporter leur douleur pour l'éternité si elles pouvaient conserver l'espoir d'avoir de

nouveau leur fille à la maison. Si notre plan échoue, cette famille sera détruite par le scandale : une femme perdra son mari, un père sa fille et une fille son identité même.

MARCO : Portons la jeune fille sur le lit. Je ne supporte plus de la voir dans cette malle.

CLAUDIO : Oui, dépêchons-nous : il se fait tard pour nous.

MARCO : Pourquoi, où voudriez-vous aller ?

CLAUDIO : Dormir ! Après une pareille journée, on mérite un peu de repos. Ici, on ne ferait que vous déranger. De plus, demain, une journée dure nous attend : nous aurons mille problèmes à résoudre : trouver le médecin, essayer de communiquer avec monsieur Claudio en prison, organiser le transfert et, chose plus difficile, cacher nos mouvements aux hommes de l'usurier qui, dès qu'il aura appris la nouvelle de la séquestration lancera ses hommes à nos trousses. Le monstre voudra y voir plus clair...

MARCO : Mais vous ne pouvez pas me laisser seul ici : si la fille devait se sentir mal, qu'est-ce que je fais ?

CLAUDIO : Le docteur a exclu tout risque de complications. Soyez tranquille, tout ira bien. De toute façon, ce n'est pas une tâche très compliquée : vous aurez affaire à une personne un peu dans les vapes et sous choc, il suffira de jeter un coup d'œil pour la contrôler.

MARCO : Dans quel pétrin je suis en train de me mettre !... Portons-la ici, allez !... Mais que ce soit clair, elle ne pourra pas rester plus de deux ou trois jours.

CLAUDIO : Vous nous l'avez déjà dit. Maintenant, le temps pour nous est précieux, nous devons nous dépêcher. (A Gino) Soulevons ce trésor, allez.

MARCO : (tandis que les deux soulèvent la malle) Ne faites pas de bruit, s'il vous plaît.

CLAUDIO. : Ne vous préoccupez pas, monsieur... Vous êtes monsieur?

MARCO: Vivarelli, Marco Vivarelli.

CLAUDIO : Marco Vivarelli, très heureux, très honoré... Vivarelli, magnifique, magnifique!... (Ils sortent)

## ACTE DEUX

### SCÈNE 1

Une vieille maison isolée en pleine campagne. C'est le soir.

CLAUDIO

GINO

GABRIELLA

(Gino entre, tout émoustillé, suivi par Claudio et Gabriella qui, eux, semblent vigilants.)

GINO : (regardant autour de lui) Mais dans quel endroit saugrenu vous avez caché cet argent ?...

CLAUDIO : Ne critique pas toujours mes choix : ça t'a rendu riche !...

GINO : D'accord, mais en pleine cambrousse comme ça !... Ce n'était pas possible de trouver un endroit un peu plus proche de la ville.

CLAUDIO : Le problème, c'est que tu juges toujours mes précautions avec superficialité : il y a un abîme entre nous deux.

GINO : Tu ne vas pas recommencer avec ton habituelle rengaine ?!...

CLAUDIO : Non, essayer de te corriger serait peine perdue : je me suis cassé la tête pour rien tous ces derniers mois ! Tu te plais trop dans la médiocrité...

GINO : C'est juste, ne perds pas de temps avec moi. Dis-moi seulement où est l'argent.

GABRIELLA : Mais, tu n'éprouves aucune gratitude envers monsieur Claudio qui t'a offert la plus grande occasion de ta vie ?

GINO : Monsieur Claudio, maintenant !... Voyez-vous ça...



GABRIELLE : Monsieur Claudio, parfaitement !... S'il s'est abaissé à ton niveau, et t'as traité de façon si confidentielle, c'est seulement à cause de circonstances particulières.

GINO : A mon niveau ? Mais pour qui te prends-tu ?...

CLAUDIO : Réponds toi-même à la question, nous t'écoutons...

GINO : Ah, ça suffit ! Donne- moi mon dû et je disparaïs. Alors, il faut encore marcher ?

CLAUDIO : (à Gabriella) Qu'en penses-tu ? Ma chérie, ça te plaît cet endroit ?

GABRIELLA : C'est parfait, mon chou.

GINO : Qu'est-ce qui se passe ? Vous ne vous rappelez pas où vous l'avez caché ? (Tandis que Claudio et Gabriella regardent autour d'eux.) C'est ici ou quoi ?

CLAUDIO : Calme-toi... tu es bien arrivé à destination...

GINO : Finalement ! (Se frottant les mains.) Bien, bien... trois cents millions ! Qu'est-ce que je vais pouvoir faire avec ça ! Alors, il est où ?

CLAUDIO : Du calme !... Tu étais si septique sur l'issue de notre affaire, tu te rappelles ? Par contre, maintenant, tu es pressé d'empocher les millions...

GINO : Je n'y croyais pas, je l'avoue, mais ça a marché. C'est dingue !

GABRIELLA : Tu ne nous encourageais pas avec tes doutes et ton pessimisme...

GINO : Mais c'est du passé ! Maintenant, nous avons l'argent, c'est ce qui compte. Allez, (Regardant autour de lui) j'imagine que vous l'avez mis sous terre... Où faut-il creuser ?

CLAUDIO : Commence à creuser dans ta conscience et tu verras que tu à un devoir envers mademoiselle Gabriella.

GINO : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Explique-toi !

CLAUDIO : Tu n'y arrives pas ?

GINO : Je n'aime pas les devinettes, parle clairement.

GABRIELLA : Laisse tomber, chéri : ça ne vaut pas la peine !...

CLAUDIO : Non. Si tu ne t'excuses pas, tu n'auras pas un sou !

GINO : Comment ça ?! Je te garantis que tu vas me le donner cet argent ! Quant à m'excuser, je ne vois pas de quoi : j'ai toujours été correct, moi.

GABRIELLA : Ben voyons ! Tu ne te rends pas compte de ta grossièreté.

GINO : Quand aurais-je été grossier ?

CLAUDIO : Toujours ! Tu nous as asphyxiés avec tes discours idiots et tes problèmes personnels.

GINO : Oh, pardon ! Je ne savais pas que je vous pesais autant ? Vous sembliez m'écouter...

CLAUDIO : Par éducation et parce qu'on avait besoin de toi, mais en réalité, tu nous donnais envie de vomir ! De toute façon, ce ne sont pas tes excuses qui changeront le dégoût que tu nous inspires : tu peux les garder ! L'important, c'est que tu saches combien tu nous es resté sur l'estomac ! Va vers ce petit mur (Il indique un muret près de la maison) et finissons-en !

GINO : Oui, finissons-en ! Quel mur, celui-là ?

CLAUDIO : Oui, puisque tu tiens tant à mettre fin à tes misères...

GINO : (se dirigeant vers la maison) Je veux seulement mon dû.

CLAUDIO : (tandis que Gabriella sort un pistolet avec silencieux de son sac) Et tu vas justement l'avoir... (Gabriella tire sur Gino de dos).

GINO : (titubant jusqu'au muret et s'y agrippant) Ah !... Salauds !!!...

GABRIELLA : (tendant le pistolet à Claudio) Tu veux le finir ?

CLAUDIO : (il prend le pistolet et s'approche de Gino qui avec un effort extrême essaye de se relever et de se tourner vers eux.) Tu as vécu comme un idiot et tu meurs comme un idiot : un autre que toi, avec un peu plus de cervelle, ferait le mort dans l'espoir d'échapper au coup final... (Gino réussit à se tourner, et tente de se lancer sur lui, mais les forces le lâchent et il glisse le long du muret, finissant assis, la tête inclinée sur son torse). Je sais que tu ne fais pas semblant : tu es vraiment mort, mais au cas où tu voudrais suivre mon conseil, le coup final je te le donne de toute façon. (Il tire) Voilà, il a eu son dû, il est riche maintenant, une nullité complète ! (Il tend le pistolet à Gabriella qui le remet dans son sac. Ils se dirigent bras dessus bras dessous vers le fond de la scène).

GABRIELLA : (faisant un faux pas) Merde !...

CLAUDIO : Tu t'es fait mal ma chérie ?

GABRIELLA : Un trou!... Aïe, ça me fait mal !... (Essayant de marcher.) Aïe, aïe...

CLAUDIO : Tu ne te seras pas fait une entorse ?...

GABRIELLA : Je n'en sais rien, mais je vois des étoiles !...

CLAUDIO : Il ne manquait plus que ça, tu veux qu'on s'arrête un moment ?

GABRIELLA: Non, non, partons d'ici!

CLAUDIO : (la soutenant) Ça va aller ?

GABRIELLA : (boitant) J'espère... (Ils sortent).

## SCÈNE 2

Une petite place ancienne. Au fond une église, avec un perron devant le porche. De chaque côté, des magasins dont se démarque une boutique élégante.

GIANNI

MIRELLA

GIORGIA

PAUL

GINO

(Gianni, une guitare en bandoulière. Près de la boutique : Mirella et Giorgia. Des gens qui se promènent et regardent les vitrines. Quelques jeunes assis sur les marches devant l'église.)

PAUL : (il entre et se dirige vers la boutique. Avec un accent anglais.) Italie, merveille du monde ! Le monde parlera italien, un jour !

GIANNI : Tu continues avec cette ritournelle, mais tu es vraiment sûr que toute cette considération soit juste ?

PAUL : Oh, vous avez trop de préjugés !

GIANNI : En effet, toi, tu n'en a pas et tu te fais avoir par les Italiens !

MIRELLA : Le problème, c'est que tu te laisses influencer par notre soleil, nos ruines romaines, mais ni l'histoire, ni le climat ne reflètent notre nature.

PAUL : j'admire votre modestie, elle vous rend toujours inventifs.

MIRELLA : (tandis que Giorgia entre dans la boutique à travers la vitrine) Tu sais Paul ce que tu es ? Un anglais excentrique venu faire le doux rêveur en Italie. Mais ce n'est pas un problème, chez nous, si tu délires comme il faut, tu peux te bâtir une réputation.

GIORGIA : (se plaçant derrière une robe.) Comment me va-t-elle ?

MIRELLA : Elle semble avoir été dessinée pour toi.

GIANNI : (tandis que Giorgia passe derrière une autre robe.) C'est l'histoire qui nous condamne : ce pays est une fabrique de morts : on tue tout, les hommes, les consciences, les traditions, la civilisation...

GIORGIA : Et celle-là ? Regardez-moi.

GIANNI : Voilà, vous voyez, maintenant avec ces stylistes soi-disant géniaux, on tue tout, même la beauté de la femme !

MIRELLA : C'est une robe merveilleuse !

GIANNI : Luxe et libertinage. Désormais une certaine mode, ne sait plus quoi inventer, et au lieu de créer des habits pour valoriser la femme, utilise la femme pour valoriser les habits. Mais rien ne peut remplir le vide !

GIORGIA. (elle retourne à la première robe) Mais laquelle choisirais-tu pour moi, Mirella ?

MIRELLA : Tu es magnifique dans les deux.

GIORGIA : Mais laquelle choisirais-tu pour moi ?

GIANNI : J'aime ta beauté naturelle, Giorgia,

GIORGIA : (sortant de la vitrine) Oui, j'ai une âme, mais il me manque le corps |  
(Gino entre. Il a sa chemise tachée de sang).

GIANNI : Hé, regardez... celui-là !

MIRELLA : Mon Dieu, ils l'ont bien arrangé ! (Tandis que Gino, tournant et virant arrive à la boutique.) Crime passionnel, selon moi. Délinquance ordinaire.

GIORGIA : Suicide.

MIRELLA : Non, nous n'avons pas cet air aussi effaré, nous, lorsque nous entrons pour la première fois dans cette réalité : nous sommes plutôt ennuyés de nous retrouver au point de départ.

PAUL : Ça me semble seulement un pauvre diable.

GIORGIA : Je sais exactement ce qu'il est en train de penser : Il est en train de se demander si l'autre monde est encore la terre et pourquoi il voit tout comme avant.

MIRELLA : Allons à son secours !

GIORGIA : Oui.

MIRELLA (à Gino qui se trouve à quelques pas) Salut ! A peine arrivé...

GINO : (heureusement surpris) Vous- vous- vous me voyez ?

MIRELLA : Il semblerait que oui, si je te parle...

GINO : Oh, excusez-moi... C'est que je commençais à penser être tout seul dans ce nouveau monde : vous êtes la première personne avec qui j'entre en contact.

MIRELLA : Et pourtant, au moins d'un point vu mathématique, ton rapport avec l'homme s'est énormément amplifié.

GINO : Sûrement, je crois bien... (Se retournant et regardant autour de lui.) Mais comment fait-on à reconnaître nos semblables ?

MIRELLA : Quand tu sauras exactement ce que tu es devenu, tu sauras reconnaître tes semblables. En attendant je vais t'en présenter quelques-uns. (Indiquant Paul) Ce type à l'air anglais, c'est effectivement un anglais.

GINO : Ravi de faire votre connaissance, Paul.

PAUL : Oh, très heureux, Gino.

MIRELLA: Gino, elle, c'est Giorgia.

GINO : (admiratif) Très honoré, mademoiselle.

GIORGIA : Bonjour.

GIANNI : Et moi, je suis Gianni. (Indiquant sa chemise). Avec ce coup de pistolet, tu n'auras pas eu le temps de dire ouf !

GINO : En effet, (Touchant sa chemise) c'est la signature de mes assassins : avant ce coup fatal, ils m'avaient tiré dans le dos.

GIORGIA : Dans le dos ? Comme moi.

GINO : Oh, à vous aussi, mademoiselle.

GIORGIA : (avec un léger sourire amer) Dans un certain sens...

MIRELLA : A propos, Paul, sais-tu qui a assassiné notre guitariste ?

PAUL : Bien sûr, le batteur.

MIRELLA : Non, la musique, c'était de la légitime défense : il la martyrisait trop !

GIANNI : Merci, mais si quelqu'un ne comprenait pas, c'était moi, je n'acceptais pas ma médiocrité.

(Entrent, en se promenant, le député Moro et ses gardes du corps).

GINO : Mais, ce n'est pas...

GIANNI : Si, le grand homme d'état lâchement assassiné par les brigadistes.

GINO : Comment aurais-je pu imaginer le revoir un jour... Sa mort a marqué une époque !

GIANNI : Ici tu verras toute une époque assassinée, en attendant que l'histoire s'accomplisse !

GINO : Je ne comprends pas...

GIANNI : A nous tous, victimes de mort violente, il est accordé d'attendre nos assassins.

GINO : Comment, je vais me retrouver face à face avec ces deux salopards ? (Il fixe droit devant lui, l'air menaçant).

MIRELLA : Je vais faire un tour. Qui me suit ?

PAUL. Moi,

MIRELLA : Quel ennui !

GIANNI : Quelle nostalgie du temps passé. (A Mirella) Ah, si tu étais ce que tu sembles : Une femme ! Et si moi je n'étais pas ce que je suis .Le spectre d'un homme !...

MIRELLA : Je recommencerais à me suicider !

GINO : (à lui-même) Ainsi, on me concède cette grâce ?!

MIRELLA : Qu'est-ce qui lui prend ?

GIANNI : L'idée de rencontrer ses assassins l'excite.

MIRELLA : (à Gino) Hé, toi, nous on s'en va.

GINO : (se secouant) J'aurais un tas de choses à vous demander.

MIRELLA : Oh, il y a un tas de choses que nous nous demandons nous-mêmes, encore plus que toi : nous tournons encore en orbite autour du soleil. (Ils s'en vont)

GINO : Je vous dérange si je viens avec vous ?

GIANNI : Nous déranger, pourquoi ?

GINO : Bah, (touchant sa chemise) dans cet état...

GIANNI : Ne t'inquiète pas, nous avons tous été expédiés ici de force.

GIORGIA : (regardant vers la boutique) Adieu à mon plus grand rêve.

GIANNI : (à Paul, l'imitant) Italie, reine de la mode ! Seulement qu'en habillant les autres, nous mettrons de plus en plus à nu nos défauts. (Ils sortent)

### SCÈNE 3

Dans le salon de Marco

(Alessandra est assise à table, le couvert est mis pour le déjeuner. Elle a un regard absent et semble très déprimée. Marco entre avec deux assiettes fumantes qu'il pose sur la table, Il a une barbe et des moustaches et il est maquillé)

MARCO

ALESSANDRA

MARCO : (s'asseyant) Je me suis bien appliqué, elle va sûrement beaucoup aimer. (Prenant une cuillère.) Des petites pâtes dans du bouillon, ça se mange sans effort. Alors, bon appétit.

ALESSANDRA : (regardant l'assiette sans enthousiasme) Merci, à vous aussi.

MARCO. (Il s'apprête à manger, mais, voyant l'hésitation d'Alessandra reste en arrêt, la cuillère en l'air). C'est excellent, croyez-moi.

ALESSANDRA : Ah, sûrement... c'est que je pense à mes parents qui seront désespérés... Comment réagiront-ils, vont-ils résister ?

MARCO : Mais certainement : l'espoir de votre retour à la maison leur donnera tout le courage nécessaire. Allez, mangez !

ALESSANDRA : Oui, mais c'est un drame qui nous dépasse.

MARCO : S'il vous plaît, ne laissez pas refroidir la soupe.

ALESSANDRA : Oui. (Elle commence à manger, mais il est clair que ses pensées sont ailleurs. Marco la contrôle avec une certaine appréhension, il mange la soupe en essayant d'imiter son rythme, ralentissant lentement et s'arrêtant.) Ce drame laissera un traumatisme indélébile dans ma famille. Mes parents ne seront plus les mêmes... Tout sera différent ... Moi aussi.

MARCO : Mais non. La joie de vous retrouver effacera tous les mauvais souvenirs. L'unique conséquence de ce cauchemar sera une union encore plus forte.

ALESSANDRA : Mais, nous étions déjà très unis.

MARCO : Oui, mais vous en serez plus conscient et cela sera votre trésor et votre bonheur de chaque jour.

ALESSANDRA : On ne peut pas tuer une personne pour lui faire mieux apprécier la vie.

MARCO : D'accord, d'accord. Je vous ai seulement demandé d'avoir encore un peu de patience.

ALESSANDRA : j'ai toujours en tête la détermination implacable de vos deux partenaires à vouloir absolument m'anéantir. Je pense qu'ils n'auraient pas hésité un seul instant à me tuer si les choses avaient mal tournées. Donneront-ils plus de



valeur à ma vie qu'au chantage qu'ils exigeront pour me relâcher ? Trouveront-ils trop risqué de me remettre en liberté, une fois obtenu ce qu'ils voulaient ? J'ai aussi peur que la situation précipite au-delà de leurs intentions si je deviens un poids.

MARCO : Hé, non... vous avez trop de fantaisie !... Arrêtez, avec ces idées catastrophiques, sinon cette soupe va vous rester sur l'estomac !

ALESSANDRA : Bien sûr, vous, vous ne sentez pas que votre vie ne tient qu'à un fil, moi si !

MARCO : Vous devez manger pour faire face. Allons, finissez cette soupe. (Ils se remettent à manger, mais Alessandra, après quelques cuillerées, s'interrompt, de nouveau assaillie par ses pensées.) Alors, comme ça, vous êtes une bonne skieuse ?...

ALESSANDRA : Comment ?...

MARCO : Vous m'avez dit que vous êtes passionnée de ski. Se jeter comme ça d'une montagne, cela ne vous effraie pas ?

ALESSANDRO : Chacun prend les risques qu'il préfère.

MARCO : Oui, bien sûr, bien sûr, ce n'était pas une critique. C'est seulement que moi, l'ivresse de la vitesse ne m'attire pas : je suis prudent par nature.

ALESSANDRA : Ah bon, pas toujours, pourtant. (Marco pousse un soupir et se remet à manger à son tour. Brève pause. Il pose sa cuillère). Ça suffit.

MARCO : Comment ça ? C'est tout...

ALESSANDRA : J'en ai mangé plus de la moitié.

MARCO : Vous devez terminer votre assiette !

ALESANDRA : Je mangerai plus demain. Promis.

MARCO : S'il vous plaît, ne vous moquez pas de moi !

ALESSANDRA : Mais si je n'arrive pas à manger plus, vous voulez me gaver de force ?

MARCO : Si vous tombez malade, je ne peux pas appeler un médecin, vous vous rendez-compte de ça ?

ALESSANDRA : C'est pour cette raison que vous prenez tant soin de moi ?

MARCO : Maintenant je vous apporte la suite, d'accord ?

ALESSANDRA : Non, je vous en prie.

MARCO : Vous pouvez juste goûter, j'ai mis tant de temps à cuisiner pour vous. (Il prend les deux assiettes et se dirige vers la cuisine).

ALESSANDRA : Vous vous préoccupez que je sois mouillée alors que je suis en train de me noyer.

MARCO : (sortant) Mais, moi aussi, vous savez, je me sens abattu !... (Il revient presque tout de suite avec un plateau. Puis posant l'assiette devant elle.) Voilà. (Il prend lui aussi son assiette et s'assied. Alessandra à l'expression de quelqu'un devant affronter une bataille.) Faites-le au moins pour moi, pour le sacrifice que cela me coûte d'être à la cuisine ; Je vous assure c'est un tel sacrifice, que je souffre presque autant que vous.

ALESSANDRA : Vraiment ?... De quoi je me plains, alors ? Ma situation n'est pas si tragique : si votre torture est égale à la mienne, je souffre seulement comme des milliers de ménagères.

MARCO : Mais moi, je ne suis pas une ménagère.

ALESSANDRA : Et moi, je ne suis pas une bête !

MARCO : Je vous traite comme une bête, peut-être ?

ALESSANDRA : Oh, mais de toute façon, ce n'est pas la peine de vous donner tout ce mal ! Mon envie de vivre ne dépend pas de vos sacrifices culinaires. Je ne sais même pas ce que j'ai mangé ces jours-ci.

MARCO : Mais n'avez-vous pas dit que tout était mauvais ?

ALESSANDRA : Non, c'est vous qui le disiez, et moi, à force de vous entendre dire que votre cuisine était désastreuse, j'ai fini par y croire.

MARCO : Merci pour la confiance !

ALESSANDRA : Vu les circonstances, si vous me dites que vous m'empoisonnez, j'y crois.

MARCO : Vous voulez me punir de mes bonnes intentions : il n'y a pas de place dans votre âme pour un sentiment de reconnaissance envers votre geôlier. De cette manière, c'est à vous que vous faites du mal. De toute façon, moi, je ne peux pas faire plus.... Faites comme vous pensez...(Pause)

ALESSANDRA : Je ne comprends plus rien !... Je vais finir à l'hôpital... psychiatrique...

MARCO : C'est moi qui vais devenir fou...

ALESSANDRA : (elle l'observe et semble l'étudier) Vous êtes incroyable, ça dépasse l'imagination.

MARCO : Le mystère est un élément constitutif de l'univers, ne le savez-vous pas ?

ALESSANDRA : Certes, c'est bien pour ça que vous en faites partie de plein droit.

MARCO : Vous ne voudrez pas vous mettre à discuter des mystères de la nature, maintenant ?

ALESSANDRA : Je voudrais vraiment savoir quel est exactement votre rôle dans cette histoire.

MARCO : Je suis chargé de cuisiner et de faire la vaisselle, c'est clair ?

ALESSANDRA : Un comportement si bienveillant envers moi est inconciliable avec votre rôle... Cela me déconcerte.

MARCO : Vous n'allez tout de même pas vous plaindre de cela aussi maintenant ?...

ALESSANDRA : Votre sollicitude est au-dessus de toute attente.

MARCO : Je vais vous mettre au pain et à l'eau, attachée au lit, comme ça, vous serez plus tranquille.

ALESSANDRA : Ce serait un traitement plus adéquat à mon état d'âme. Comme ça par contre ... Croyez-moi, de tous ces problèmes, vous, vous êtes le plus compliqué !

MARCO : J'essaie seulement de vous soulager un peu, qu'y-a-t-il de si extraordinaire à cela ? Allons, goûtez ce plat, je l'ai préparé pour vous. J'ai trouvé la recette dans un livre de cuisine, je pense que ça devrait vous plaire, du moins, je l'espère. Faites-moi plaisir, allez !... (Alessandra fait signe que oui avec la tête, Il goûte lui aussi,). Pas mal, je dirais même exquis. (Il mange de bon cœur et Alessandra elle-même semble un peu plus encouragée).

#### SCÈNE 4

Un salon élégant, chez Pietro. Au fond, une grande porte-fenêtre donnant sur un jardin.

ALCIDE

ELISA

PIETRO

GINO

(Alcide, les yeux mi-clos et la tête inclinée semble accomplir un effort demandant une grande concentration. Elisa est assise sur une chaise à quelques mètres de lui et l'observe anxieusement. Elle est très pâle et semble mal en point. Derrière elle, debout, l'air septique, se tient Pietro. Son visage cache, en vain une souffrance digne)

ALCIDE : (sur un ton abattu) Je n'y arrive pas... les impuretés de la chair obscurcissent mon esprit...

ELISA : ( l'air désespéré) Vous devez y arriver, monsieur !

ALCIDE : (les yeux écarquillés) Du sang pourri coule dans mes veines ! Tout en moi est corrompu ! Pourriture ! Chaque battement de mon cœur scande ma dépravation ! Je suis l'héritier d'une race corrompue ! Il est vain de lutter contre la lascivité de mes aïeux. Je capitule face à la noirceur de mes sens !

PIETRO : Peut-être qu'aujourd'hui ce n'est pas un bon jour pour lui, ma chérie, on tentera une autre fois.

ALCIDE : C'est vain, vain...

PIETRO : Mais tu vois bien, il n'y arrive pas.

ELISA : Tu ne comprends pas que c'est notre unique chance ?!

PIETRO : Je sais ma chérie, mais tu ne dois pas t'agiter de la sorte, les médecins t'ont interdit les émotions...

ELISA : C'est une prescription qui n'a pas prise sur mon angoisse. Mais qu'est-ce qu'ils en savent, eux, de ce que je suis e train de vivre ?! On a besoin d'un miracle et cet homme les fait !

ALCIDE : (ouvrant grand la bouche, comme s'il devait rejeter quelque chose qui le suffoque) Ah... ah... ah... (Il continue, faisant des grimaces horribles, avec une main il se serre le cou et avec l'autre, devant sa bouche, il fait semblant de lutter avec quelque chose de féroce qui s'agite, qui mord, qui ne veut absolument pas sortir.

Enfin, comme s'il arrivait à l'attraper, il tire de toutes ses forces.) Ah !...Ah !...Ah !... (Il étire son bras et porte son autre main à sa bouche, continuant son expulsion ; puis il tire encore et encore, donnant l'impression d'expulser un long serpent. Finalement, il ferme la bouche. Victoire ! Victoire ! (Il lance en l'air l'animal imaginaire) Vole ! Mais ton vol ne sera jamais une élévation ! (Comme s'il le voyait tomber.) Plus le vers monte, plus sa chute sera désastreuse... (Il suit des yeux une trajectoire jusqu'à sa chute sur le sol.) Patatras !!! Le ciel n'est pas pour toi ! (Regardant par terre, avec un sourire sarcastique) Soyons charitable, madame : vous avez besoin d'un torchon ?!

PIETRO : Je vous prie d'abréger ce rite.

ALCIDE : Vous avez raison. Ce possédé n'est même pas digne de la poussière de cette maison : ses traces laisseraient des signes d'infamie sur le sol ! Pointant le doigt vers le sol). Il n'y pas de place pour toi ici ! Dehors, sangsue ! (Tandis que Pietro se met les mains dans les cheveux, anéanti.) Tu as entendu ce que j'ai dit ? Dehors ! A moins que tu ne veuilles te repentir. (Comme si le reptile à ces paroles fuyait précipitamment, il suit des yeux sa fuite). Il ne veut pas entendre, il s'est défilé à toute vitesse !

PIETRO : (exaspéré) Cette farce va bientôt finir ?

ELISA : (se levant furieuse) Tu es fou, fou, complètement fou ! Ne faites pas attention à ce qu'il dit, maître, ne faites pas attention !

PIETRO : (cherchant à atténuer ses propos, terrorisé par la réaction d'Elisa). Mais voyons, ma chérie, ma phrase était adressée au reptile.

ELISA : Ce n'est pas vrai ! Toi, tu n'y crois pas, pour ça tu ne le vois pas. Je t'assure que je l'ai vu, il était juste là, très long...perfide...

PIETRO : De quelle couleur était-il, voyons un peu ?

ELISA : Il était... il était... de quelle couleur ? Tu m'étonnes... Tu, tu devrais savoir que le malin n'a pas pour tout le monde la même couleur... (A Alcide, sur un ton fulminant.) N'est-ce pas, maître ?

ALCIDE : (avec un regard de défi) Exactement : il en a autant que les mensonges que peut dire un homme...

ELISA : Pardonnez-nous maître, nous sommes si angoissés. Nous ne savons plus où donner de la tête. Vous êtes notre dernier espoir. Dites-nous quelque chose de notre fille. (Elle baisse la tête.)

PIETRO : Elisa, qu'est-ce que tu as ?

ELISA : Un léger tournement de tête.

PIETRO : Toi, tu devrais être au lit ma chérie. (Il l'aide à s'asseoir.)

ALCIDE : Ne vous alarmez pas, je suis là pour préserver votre maison du mal.

PIETRO : (aidant Elisa qui est en train de se reprendre.) Ne dites pas de bêtises !...

ALCIDE : Le Tout-Puissant vérifie la foi de ses élus, en les soumettant aux épreuves les plus terribles. Il faut impérativement passer ces examens si l'on veut être digne de sa confiance. Inclignons-nous devant la volonté divine. (Il incline la tête, absorbé, Elisa fait la même chose. Du jardin entre Gino. Il a sa chemise tachée de sang. Il s'approche des trois.)

GINO : Si seulement je pouvais vous demander pardon ! Les souffrances que je vous ai infligées justifie ma mort, mais je ne suis pas un criminel : seulement un pauvre raté !

ALCIDE : (levant la tête) Madame, regardez-moi. (Elisa le regarde.) Les anges et les saints soufflent sur vous, respirez cet air qui vient du ciel. (Elisa respire profondément.) Maintenant la main divine du Tout-Puissant arrache de votre cœur la monstrueuse angoisse qui vous tenaille et vous insuffle une espérance infinie ! Que l'horreur des événements quitte vos yeux et que retourne le doux sourire de l'espérance ! (Elisa se détend lentement et sourit) La balance se rééquilibre. La pâleur de son visage disparaît et un doux bien-être envahit son corps.

ELISA : Pietro, je me sens transformée ! Regarde-moi. (Se levant) Je suis guérie ! (Elle fait quelques pas et tente de tourner sur elle-même, mais elle vacille. Pietro l'attrape.)

PIETRO : Pourquoi ne comprends-tu pas, pourquoi ?

ELISA : Mais, je me sens bien, Pietro, c'est un miracle...

PIETRO : Tu ne tiens pas sur tes jambes, tu ne t'en rends pas compte ?

ELISA : Alors, tu ne crois pas ce que tu vois ?... Laisse-moi ! Laisse-moi !

PIETRO : Je ne peux pas : tu vas tomber.

ELISA : je t'ai dit de me lâcher !

PIETRO : Tu es faible et tremblante.

ELISA : Je n'ai pas besoin de ton aide Pietro ! (Elle essaie avec le peu de force qu'elle a de se libérer)

PIETRO : (à Alcide) Dehors vous, je ne vous permets plus de jouer de cette façon avec ma femme !

ELISA : Malheureux, laisse-moi !

PIETRO : (essayant de la retenir) Intervenez, s'il vous plaît.

ALCIDE : Madame, vous n'avez pas encore remercié le Tout-Puissant qui s'est intéressé à vous.

ELISA : Oh, je m'excuse... Mais cet homme est fou !

ALCIDE : (tandis que Pietro fait asseoir Elisa) Non, Il est seulement bouleversé par la vérité : le soleil l'éblouit et lui fait fermer les yeux. C'est humain.

ELISA : Pietro, la miséricorde divine m'a rendu la santé, pourquoi ne veux-tu pas l'admettre ?

ALCIDE : Votre mari a trop de préjugés contre moi : il ne réussit pas à accepter, que moi, en quelques instants, j'ai obtenu ce résultat que jusqu'à maintenant, ses médecins de renom ne sont pas parvenus à obtenir. Mais ma science vient d'en-haut. Rendons grâce au Seigneur. (Il fait le signe de la croix, Elisa aussi.)

ELISA : Maintenant, pensons à ma fille, maître, je vous en prie.

ALCIDE : Nous ne l'avons jamais oubliée, toutes nos pensées tournent autour d'elle. C'est l'heure de la vérité, nous nous préparons à l'accepter avec l'aide réconfortante de notre foi, jusque dans ses aspects les plus cruels. Du reste, dans votre angoisse désespérée, vous aurez imaginé toutes les situations possibles où Alessandra peut se trouver : avec moi, vous ne pourrez que vérifier des vérités déjà soupçonnées. (Fermant les yeux et se recueillant). Qui fait du mal à la jeunesse porte atteinte au monde : elle est l'évolution de l'homme, l'orgueil de Dieu. Dans le regard d'un jeune est écrit l'espérance du futur et celui qui attende à sa personne détruit la vie de ses propres enfants. Mais, silence : l'enfer s'approche... Ils sont dans le repaire des bandits. Je sens le froid de leurs âmes de pierre, le silence de leur conscience morte : seulement une vague lueur d'espoir illumine la compassion que je ressens : je m'oriente parmi ces souffles et j'oblige mes pas à ne pas reculer. J'avance... Alessandra est proche... La voilà !... Elle est dans une cellule sombre... Attachée...

ELISA : (éclatant en sanglots) Oh, ma pauvre petite fille...

GINO : Mais non, ce n'est pas vrai, madame...

PIETRO : (retenant sa colère envers Alcide) Calme-toi, calme-toi ma chérie...

ALCIDE : Elle est assise sur un matelas misérable avec le regard fixe, dans le vague, pensant à ce qui peut l'attendre.

ELISA : Alessandra... Alessandra...

PIETRO : Je vous en supplie, je vous en supplie !

ALCIDE : Rien ne peut anéantir l'espoir de la liberté. Maintenant, il semble qu'elle sourit presque... Un doux souvenir, de toute évidence, lui est revenu à l'esprit... Je matérialise sa fantaisie. C'est vous madame qui lui parlez...

ELISA : Désormais, je ne fais que ça...

ALCIDE : Des pas sinistres s'approchent... Un bandit avec une cagoule entre... Il apporte de la nourriture...

ELISA : Vous arrivez à voir son visage ? Est-ce qu'il a l'air très méchant ?...

ALCIDE : La vision devient floue... Tout disparaît...

ELISA : Non, encore un peu...

ALCIDE : Mon esprit revient rapidement vers moi.

GINO : Il ne nous manquait plus que ce fou. (Il s'approche lentement de la fenêtre, regardant Alcide qui, avec une souffrance étudiée, retourne à la normalité. Il sort.)

ALCIDE : (se secouant) Ces dédoublements me fatiguent... Seul le désespoir d'une mère peut me contraindre à violenter mon corps.

ELISA : Je vous suis très reconnaissante, maître, vous m'avez donné un grand soulagement. Maintenant, je respire : je sais qu'elle se porte bien et qu'elle résiste... mais, où est-elle, près, loin ?

ALCIDE : Mon esprit rejoint les personnes, pas les lieux.

ELISA : Et les bandits, vous pourriez les démasquer ?

ALCIDE : Seulement s'ils se trouvent à côté d'Alessandra et sans cagoule : je ne pénètre pas cette barrière-là.

ELSA : Nous ne pourrons jamais leur donner ce qu'ils nous demandent.

ALCIDE : Si j'avais un objet à eux, quelque chose, même une respiration...



ELISA : Une respiration, nous l'avons.

ALCIDE : Une respiration ?

ELISA : Les coups de fil qu'ils nous donnent. Vous pourrez les écouter... les enregistrer même.

ALCIDE : Mais les voix seront camouflées.

ELISA : Peu importe. C'est leur appartenance qui vous sert. Vous pouvez, n'est-ce pas, maître ?

ALCIDE : Heu...Oui...

ELISA : Pour vous rien n'est impossible, n'est-ce pas ?

ALCIDE : Certes...

IETRO : Allons dormir, allez, ma chérie.

ELISA : Oui, Pietro tout de suite.

## ACTE 3

### SCÈNE 1

Un salon modeste, chez Gabriella.

CLAUDIO

GABRIELLA

(Claudio et Gabriella s'embrassent passionnément sur un divan)

CLAUDIO : (se détachant légèrement très excité) Avec tes baisers, tu pourrais me faire tous les chantages que tu veux.

GABRIELLA : Ta vie est déjà à moi... mais tu crois que je serais capable de ces marchandages, de me vendre, sans amour ?...

CLAUDIO : Non, mais moi, je vendrais mon âme pour toi.

GABRIELLA : Si je ne t'aimais pas, tu ne pourrais m'acheter à aucun prix.

CLAUDIO : Je sais et c'est pour cela que je veux profiter de chaque moment que tu me donnes, jusqu'à l'agonie. Viens, allons là.

GABRIELLA : Mais le guérisseur va arriver...

CLAUDIO : (regardant sa montre) Nous avons plus d'une heure : le temps de mourir et de renaître.

GABRIELLA : Aide-moi à me lever (Tandis que Claudio l'aide) Maudite cheville, est-ce qu'elle va se remettre un jour?!

CLAUDIO : Ne t'inquiète pas, selon les promesses de cet Alcide, elle devrait guérir en quelques séances.

GABRIELLA : (passant un bras autour du cou de Claudio) Espérons.

(Ils sortent, s'échangeant des regards de désir)

## SCÈNE 2

Même décor.

(Du balcon entrent Gino - sa chemise n'est plus tachée de sang - Gianni avec sa guitare en bandoulière, Mirella, Paul et Giorgia.)

GINO

GIANNI

MIRELLA

PAUL

GIORGIA

CLAUDIO

GIANNI : (entrant, et jetant un coup d'œil vers le bas) Tu t'es jetée du cinquième étage, Mirella ?

MIRELLA : Oui si on veut mesurer la longueur de ma chute... Mais probablement je me trouvais en haut d'un abîme.

GIANNI : (tandis qu'il fouine dans la pièce) Et en tombant, à quoi as-tu pensé ?

MIRELLA : J'ai envié les oiseaux ! Un moment avant j'étais en train de méditer au choix de la robe à porter le soir et tout à coup j'ai couru vers le balcon, j'ai enjambé la balustrade et je me suis lancée dans le vide. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait : j'étais heureuse, j'avais l'amour, la jeunesse, la santé, l'affection de ma famille, j'avais tout !

GIORGIA : (regardant dans la chambre) Mais, ceux-là, ils font l'amour !

GIANNI : (se précipitant) Quoi ?

(Ils vont tous voir)

MIRELLA : Eh bien !

GINO : Mes blessures ne les troublent pas du tout.

GIORGIA : C'est autre chose qui les trouble.

GINO : Ils me détestaient parce qu'avec ma présence, je dérangeais leur intimité : maintenant ils m'ont même ouvert les portes de leur chambre.

GIORGIA : (tandis que Paul va dehors sur le balcon) Il sait s'y prendre au lit quand même, ton assassin.

GINO : Ah bon, un porc pour toi est un bon amant ? Ne te fais pas d'illusions, il n'est pas en train de faire l'amour avec une femme, mais avec sa propre ambition ! Il considère son amante une proie, une chose, c'est la même chose pour elle, d'ailleurs. Je voulais m'éviter de voir leurs expressions frémissantes et je suis tombé en plein au moment de la plus grande exaltation.

GIORGIA : Oui, il ne lui laisse pas de répit. Mon fiancé aussi était comme ça : il disait qu'il voulait me faire mourir et en effet, il a tenu parole.

GIANNI : Hé Paul, viens voir un cours d'éducation sexuelle !

PAUL : (rentrant) Et à quoi ça sert maintenant ?

(Mirella, Giorgia et Gianni entrent dans la chambre).

GINO : (s'approchant de Paul) Tu vois moi j'ai toujours été un balourd prétentieux : je voulais arriver sans trop de fatigue, sans aucun sacrifices. Mais je ne réussissais pas et je ne comprenais pas pourquoi. Je n'ai jamais su m'attribuer la responsabilité de mes échecs.

GIANNI : (regardant dans la chambre) Variation sur le thème, Paul ! Ceux-là, même à toi, ils peuvent apprendre quelque chose. (Il disparaît)

PAUL : (un peu offensé) Pourquoi même à moi ? Je ne suis pas un spécialiste en la matière.

GIANNI : Tous les masques sont tombés, c'est le triomphe de la luxure. Tu peux nous expliquer la technique.

PAUL : Musicien à deux sous ! Il n'y a jamais eu rien de pervers dans mon homosexualité.

GINO : Ne te fâche pas ; il ne voulait pas te blesser.

PAUL : C'est un porc !

GINO : Il est un peu lourd ; moi aussi j'ai dû le supporter quelque fois, mais il voulait plaisanter !

PAUL : Oui, mais la nature n'a pas plaisanté avec moi : elle m'a fait ainsi, elle m'a satisfait ainsi !

GINO : Certainement, et nous, nous t'aimons tel que tu es.

(On entend des accords de guitare)

GIANNI : (entrant) Seigneur, redonne-nous le sexe, redonne-nous le sexe !

MIRELLA : (entrant, suivi de Giorgia) Seulement aux hommes, Seigneur, qu'ils se dégradent entre eux.

GIANNI : Quelle injure : l'invention la plus sublime, une dégradation ! Mais Paul serait content s'il n'avait plus la concurrence féminine, n'est-ce pas, chéri ?

PAUL : Tu n'es pas drôle du tout.

GIANNI : Allons, désormais nous avons digéré et payé cher pour nos vices : il ne nous reste qu'à en rire. Alors Mirella, tu es restée vraiment déconcertée par ces deux-là ?

MIRELLA : Je n'ai pas trouvé cela exaltant, c'est sûr. Il n'y a pas besoin de bâfrer pour être rassasié : qui le fait, ne sait pas manger.

GIANNI : Ah, mais si tu mets sur le même plan le sexe et la digestion, alors, Mirella, excuse-moi, mais tu as bien fait de te jeter par la fenêtre.

PAUL : Tu es vraiment un...

GIANNI : Mais qu'est-ce qui te prend Paul ?

MIRELLA : (à Gianni) C'est seulement que Paul ne saisit pas encore bien les nuances de notre langage : tu comprends, toi, tu t'exprimes d'une manière propre à ta nature d'artiste !...

GIANNI : Tu ne te seras pas sentie offensée ?

MIRELLA : Mais non, est-ce que je m'offense quand tu joues de la guitare ?

(Claudio entre en slip, l'air satisfait. Il va vers le sofa, prend une cigarette et l'allume, puis, tout en aspirant profondément, jette un coup d'œil à l'horloge et sort.)

GINO : (indiquant Claudio qui sort) En définitif, il agit selon sa philosophie de vie : jouir de la vie, faire sa connaissance est vraiment justifié pour moi : j'avais à peu près les mêmes idées que lui : Je n'ai rien à regretter : tout est allé comme je l'avais programmé dans ma vie.

MIRELLA : (s'adressant à Giorgia qui est restée pensive) Hé, ma chérie à quoi tu penses ?

GIORGIA : A mon fiancé. Cet après- midi là, nous avons fait l'amour magnifiquement, comme ces deux- là et quelques heures après il m'a noyée dans la mer. Je lui avais seulement dit qu'il avait parlé dans son sommeil, nommant des personnes par leur nom et il m'a proposé d'aller faire un tour en bateau. Une fois au large il m'a assommée avec un grand coup de poing. Je me suis retrouvée dans l'eau froide, coulant à pic, entraînée par un poids. Il a réussi son coup.

GIANNI : Que lui diras-tu lorsque tu le reverras ?

GIORGIA : Que de toute façon, il ne m'a pas tuée, il a seulement commis un délit.

MIRELLA : (se dirigeant vers le balcon) On y va ?

GINO : (tandis que les autres suivent Mirella) Je vous rejoins après.

GIANNI : Il est inutile de continuer à interroger le passé : ça te rend encore plus aux prises avec tes fautes.

GINO : Salut.

TOUS : Salut. (Ils sortent)

### SCÈNE 3

Même décor.

GINO

GABRIELLA

CLAUDIO

(Gino s'assied sur le divan et commence à se souvenir. Gabriella entre. Elle a une aiguille dans la bouche avec le fil qui pend. Elle ne porte plus la même robe que précédemment, elle ne boite pas, elle tient à la main une cagoule.)

GABRIELLA : (s'approchant de Gino) Lève-toi. (Gino se lève. Il lui met la cagoule sur la tête.) Comment tu la sens ?

GINO : Bien, mais je ne vois rien.

GABRIELLA : Bien sûr ! Je dois encore faire les yeux ! (Elle fait des marques à la craie sur la cagoule et la lui enlève.) Doucement, elle n'est pas bien cousue. (Ils s'assoient, elle coud. Pause.)

GINO : Je pense que personne ne se connaît vraiment : moi, avec une cagoule sur la tête... Qui aurait pu imaginer une pareille chose ?

GABRIELLA : Tous ceux qui ont réussi à devenir riche, un jour ou l'autre en ont mis une. Tu sais.

GINO : D'accord, mais dans mon cas, je me demande si c'est vraiment un libre choix ou si j'ai cédé à vos pressions.

GABRIELLA : Et quelle différence cela fait-il ?

GINO : Aucune ! De toute façon, si ça doit mal se passer...

GABRIELLA : Pourquoi ça devrait mal se passer ? Tout doit toujours aller mal pour toi ! Toujours !

GINO : Je n'ai pas dit que ça se passerait mal, j'ai dit...

GABRIELLA : (l'interrompant) Tu nous démoralise comme ça, tu comprends ? Nous, nous voulons y croire !

GINO : D'accord, mais tu permets que j'aie un peu peur, s'il te plaît !

GABRIELLA : Ça suffit ! Arrête ! Tu me donnes mal à la tête.

GINO. D'accord, d'accord... si on ne peut plus ouvrir la bouche...

GABRIELLA : Je t'en prie, je me sens mal !...

(Claudio entre habillé élégamment, il semble bouleversé.)

CLAUDIO : (claquant la porte) C'est foutu ! C'est foutu !

GABRIELLA : Claudio ! (Allant vers lui.) Qu'est-ce qui t'arrives ?

CLAUDIO : En bas, il y a un camion plein de tuyaux et à la conciergerie, on a affiché un panneau pour avertir que ce trou à rats va être restauré !

GABRIELLA : Quoi ?!

CLAUDIO : Oui ! Demain ou au plus tard après-demain, nous serons au milieu d'échafaudages. Sur ce balcon, ce sera des allées et venues d'ouvriers et pire encore, sur le panneau, il est écrit qu'ils doivent avoir libre accès aux appartements !

GABRIELLA : (se mettant la main dans les cheveux) Ce n'est pas vrai !... Non, ce n'est pas vrai !

CLAUDIO : Je ne voulais pas monter pour ne pas avoir à te le dire. J'ai failli avoir une attaque !

GABRIELLA : Nous ne pouvons pas renoncer, je ne veux pas !

CLAUDIO : Malheureusement, c'est comme ça, Gabriella. Nous ne pouvons plus l'amener ici. Nous devons renoncer.

GABRIELLA : Je ne veux pas, je t'ai dit ! C'est avilissant, révoltant ! C'est trop !!!

CLAUDIO : Je sais, mais il faut regarder la vérité en face.

GABRIELLA : La seule vérité, c'est que je vais me tuer ! Oui, ce con de propriétaire a laissé cette maison se délabrer, et maintenant, juste maintenant il s'est décidé à

entreprendre des travaux ?! Non, non... Le diable est contre nous !... Ce n'est pas possible. (Elle va s'asseoir.) Assassin !

GINO : Je le sentais !...

GABRIELLA : Ah, mais ils n'entreront pas ici ! Je paie le loyer ! L'extérieur de ce taudis lui appartient, mais l'intérieur, c'est chez moi ! Et les ouvriers ne doivent pas regarder du balcon chez moi, c'est illégal ! Oui, oui, je peux leur tirer dessus même, si je veux, pour violation de domicile !

GINO : Mais, Gabriella, dans l'adversité on a eu de la chance : imagine si cela était arrivé avec la fille dans la maison ?...

GABRIELLA : Nous allons quand même la séquestrer ! On la mettra dans une tente...

GINO : Non, je ne suis pas d'accord... Attendons que les ouvriers finissent les travaux et après...

GABRIELLA : C'est ça... Après, tu seras encore disposé toi ? C'est fini... (Pause). Il faut se résigner... (Le téléphone sonne.) Qui cela peut-il être maintenant ?! Allô ?... (Sur un ton plus doux masquant presque complètement son état d'âme.) Ah, bonsoir... Oui, ça va bien monsieur Marco, demain je viens... Merci, mais demain je serai là... Bonsoir (Elle raccroche). Demain et toujours...

CLAUDIO : Sacré type : tu restes un jour à la maison et il téléphone tout de suite.

GABRIELLA : Il voulait seulement savoir comment j'allais... Vraiment, c'est le seul vrai gentleman que j'ai rencontré dans ma vie. Je n'ai jamais de chance ! Jamais ! Jamais ! (voyant la cagoule) Voilà, j'ai feint d'être malade pour vous confectionner des cagoules ! (Longue pause. Désormais la situation semble irrémédiable. Puis une idée commence à germer dans sa tête.) Tu te souviens de monsieur Bricci ?

CLAUDIO : Oui, pourquoi ?

GABRIELLA : Il partait souvent en voyage... pour des mois même...

CLAUDIO : Et alors ?

GABRIELLA : Et alors, s'il habitait encore chez monsieur Marco, nous pourrions, à la limite, faire le coup.

CLAUDIO : Du calme Gabriella, s'il te plaît.

GABRIELLA : Pourquoi ? Nous y avons bien dormi pendant des semaines, nous quand Bricci n'était pas là. Ce serait la maison parfaite pour garder prisonnière une



personne : que des gens tranquilles qui s'occupent de leurs affaires et il n'y a pas de concierge.

CLAUDIO : Oui, mais maintenant, elle est habitée par monsieur Marco qui ne s'absente jamais.

GABRIELLA : En effet... (Pause.) Il a vraiment un cœur d'or ce monsieur... et il fait confiance aux gens...

CLAUDIO : Gabriella, nous ne pouvons plus rien faire pour le moment.

GABRIELLA : Je peux au moins parler ? Ou je dois me jeter du balcon ? Où nous sommes-nous trompés ? Dites-moi ? Comment pouvait-on imaginer qu'on allait se mettre à restaurer cette baraque ?!

CLAUDIO : D'accord, mais maintenant...

GABRIELLA : Nous l'aménons chez Marco.

GINO : Gabriella !

GABRIELLA : Mais oui, nous le séquestrons lui aussi, vous me suivez ? Seulement pour quelques jours, le temps de demander un peu d'argent à la famille de la fille....

GINO : Bah, moi, je m'en vais... (Il se lève).

GABRIELLA : Un moment, je ne parlais pas sérieusement !... Assieds-toi. On ne peut plus plaisanter ?

GINO : (s'asseyant) Non, si on veut raisonner, c'est une chose. Sinon...

GABRIELLA : Je veux seulement garder l'espoir que ce n'est pas fini. Mais je ne ferais jamais de mal à monsieur Marco... Il faudrait l'attacher, le bâillonner... Non, non... même si l'appartement offrait beaucoup d'avantages... Ne prends pas au sérieux ce que j'ai dit, Gino, plutôt, je vais te préparer un bon petit diner d'adieu ce soir. (Pause) Mais, c'était seulement pour dire, si on trouvait un moyen pour ne pas lui faire de mal...

GINO : Et comment, voyons un peu ?!

GABRIELLA : Eh bien, on pourrait le droguer de façon à ce qu'il soit toujours à moitié endormi. Il est jeune, il ne courrait pas de risques. La seule chose, c'est que moi je vais faire le ménage chez lui tous les jours... Je pourrais dire que je suis malade, mais... (Soudain, comme prise d'une attaque d'hystérie.) Assez, Assez, Assez !... (Elle éclate en sanglots, puis court dans sa chambre.)

CLAUDIO : Nous étions sur le seuil de la richesse et la fatalité nous a claqué la porte au nez ! La vie en a après nous... Il ne nous reste maintenant qu'à retourner à nos misérables rêves. Mais comment est- il possible que nous ne parvenons pas à prendre notre revanche, Gino ?!... (Ils se regardent longuement dans les yeux)

GABRIELLA : (hors scène, pleurant) Je vais me tuer, je vais me tuer, moi !

(Gino se lève et Claudio lui met une main sur les épaules, le secoue, puis va dans sa chambre. Gino se dirige vers le balcon et sort.)

#### SCÈNE 4

Même décor.

CLAUDIO

ALCIDE

GABRIELLA

(Quelqu'un sonne à la porte. Claudio arrive ; il est habillé comme dans la première scène. Il va ouvrir)

CLAUDIO : (à Alcide, sur le seuil de la porte) Vous êtes le guérisseur ?

ALCIDE : Au service du Tout Puissant, oui. Bonsoir :

CLAUDIO : Bonsoir, asseyez-vous, je vous en prie. (Il fait entrer Alcide et ferme la porte ; puis, le voyant un peu perplexe, fait un geste pour le rassurer.) Ne faites pas attention à la maison : nous sommes absolument en mesure de payer. Ce qui nous intéresse, c'est la guérison, pas le prix.

ALCIDE : Eh bien, je vous laisse l'établir.

CLAUDIO : Vous, accomplissez votre miracle et moi je ferai le mien. La malade va arriver, si vous voulez vous installer en attendant.

ALCIDE : Certainement. (Il s'assied)

CLAUDIO : Attendez un petit instant, s'il vous plaît.

ALCIDE : Au téléphone, j'ai eu la sensation d'avoir déjà entendu votre voix.

CLAUDIO : Je ne crois pas que nous ayons déjà eu l'occasion...

ALCIDE : Et pourtant !... C'est même une certitude, je dirais. Comment êtes-vous arrivés à moi ?

CLAUDIO : Nous nous sommes un peu informés à droite et à gauche, et puis nous avons choisi le plus proche. Vu que ma compagne ne peut presque pas bouger.

(Gabriella arrive, elle est vêtue comme dans la première scène)

GABRIELLA : Bonsoir maître.

ALCIDE : (se levant, tandis que Claudio, attentionné, va à la rencontre de Gabriella). Oh, notre petite malade !...

GABRIELLA : (se levant, soutenue par Claudio) Je suis désolée de vous avoir fait attendre.

ALCIDE : Quand l'attente réserve une telle surprise, chère madame, c'est un plaisir...

GABRIELLA : C'est gentil, mais je ne suis qu'une pauvre boiteuse... Je me sens presque vieille.

ALCIDE : Je vous remercie de me concéder l'immense privilège de vous redonner la grâce de la jeunesse. Asseyez-vous, je vous prie. (Gabriella s'assied sur le divan.) C'est lequel le méchant ?

GABRIELLA : Celui-ci (Alcide s'agenouille et lui soulève légèrement le pied.) Aïe !...

ALCIDE : Il est vraiment méchant alors. (Se relevant) Une chaise s'il vous plaît,

GABRIEL : (Claudio prend une chaise). Cela fait presque un mois qu'il me tourmente. J'ai fait une radiographie, mais on ne voit rien d'anormal.

ALCIDE : Je le crois bien !... (S'asseyant.) Dans ce membre, madame, s'est installé un petit démon qu'aucune analyse médicale ne peut détecter. Mais, grâce à Dieu, il est allergique au fluide de mes mains et maintenant, nous le délogerons. Soulevons très, très doucement. (Il soulève le pied de Gabriella). Maintenant, je vais faire un petit massage très léger, juste pour donner un préavis à cet hôte inopportun de changer d'air. (Massant légèrement) Généralement, cela suffit à le faire déloger... Mais quelquefois, on tombe sur un dur à cuire qui ne veut pas partir, dans ce cas, il faut utiliser des pommades spéciales que je fabrique moi-même. (Il continue à masser). Je disais à votre mari, tout à l'heure que j'avais l'impression de connaître sa voix.

GABRIELLA : Oui, j'ai entendu.

ALCIDE : j'ai l'impression d'avoir déjà entendu la vôtre aussi.

GABRIELLA : C'est étrange.

ALCIDE : Oui, mais je crois avoir compris ce mystère. J'ai déjà vécu dans mon inconscient cette rencontre. Le temps pour moi est un présent continu : je peux voyager dans le passé et dans le futur volontairement ou incidemment, comme c'est arrivé dans ce cas.

GABRIELLA : C'est formidable...

ALCIDE : C'est la faculté dont je suis le plus fier. Je connais instant par instant tout mon avenir, jusqu'au dernier souffle fatal.

GABRIELLA : Cela n'est pas forcément une bonne chose.

ALCIDE : Si, au contraire, si l'on est réconforté par la certitude que cela arrivera dans la vieillesse avancée, mais pas dans la décrépitude, dans la pleine satisfaction du corps et de l'esprit et dans son propre lit.

GABRIELLA : Alors, je vous envie. Vous pouvez lire le futur de tout le monde ?

ALCIDE : Que voulez-vous savoir, ma très chère, si vous serez heureuse ? Bien sûr, c'est une conséquence de votre beauté : n'importe quel homme considérerait un bonheur de se battre pour votre sourire.

GABRIELLA : J'ai hérité d'une certaine somme d'argent, j'aimerais savoir si je réussirai à en profiter.

ALCIDE : Mais pourquoi pas ... que craignez-vous ?

GABRIELLA : Eh bien, je ne sais pas, une maladie, un accident...des choses de ce genre. Vous pourriez ?...

ALCIDE : Je ne demande pas mieux que de voyager dans vos rêves.

GABRIELLA : Sérieusement, pouvez-vous me donner une idée générale de ce que sera ma vie ?...

ALCIDE : Une idée générale ?... Ma douce et chère madame, vous pouvez me dire quel est l'homme qui, pénétrant dans votre vie, se contenterait d'un coup d'œil superficiel et ne chercherait pas à avoir accès à votre âme ? Ou tout ou rien.

GABRIELLA : Mais qu'entendez-vous par « tout »

ALCIDE : La vie, la mort, les miracles. (Tandis que Claudio lui fait signe que non) J'ai besoin de votre regard, de votre confiance et vous connaîtrez votre futur comme seulement Dieu peut le connaître. Mais il me semble que vous doutez de mes facultés paranormales...

GABRIELLA : Non, c'est que je pense que ça ne vaut peut-être pas la peine de risquer d'avoir de vilaines surprises pour un peu d'argent !

ALCIDE : En tout cas, la séance doit se dérouler en privé, sans la présence de votre mari. Oh, vous n'avez sûrement rien à cacher à ce brave homme, mais la règle exige un entretien seul à seul. Quant à moi, je vous garantis une discrétion absolue.

GABRIELLA : je vous remercie, mais je préfère vivre au jour le jour.

ALCIDE : Dommage, mon introspection vous aurait révélé les merveilles insoupçonnées de votre âme, des aspirations bien plus amples que les misérables jouissances venant d'un défunt.

GABRIELLA : (ébahie) Co- comment ?...

ALCIDE : L'hérédité vous sera arrivée à cause du départ de quelqu'un, j'imagine ...

GABRIELLA : Ah, oui, oui, bien sûr... Ce massage doit durer encore longtemps ?

ALCIDE : J'essaie de faire passer mon fluide dans votre corps, madame. Vous allez voir que petit à petit je vais y parvenir et vous vous sentirez renaître. Le scepticisme des hommes m'entrave. Avec mes pouvoirs je pourrais, en très peu de temps trouver les assassins, les voleurs, les imposteurs... Mais les manigances des puissants m'en empêchent et l'opinion publique suit le courant. Vous souvenez-vous du dernier enlèvement qui a eu lieu dans notre ville ? Eh bien, la famille m'a contacté pour résoudre le cas. Pour le moment, j'ai donné à la mère la consolation de savoir que sa fille se porte bien, mais bientôt...

GABRIELLA : Bientôt ?...

ALCIDE : J'ai réussi à localiser l'endroit où les bandits la garde prisonnière : une zone difficile d'accès entre la mer et la montagne...

GABRIELLA : Ah, je comprends... j'espère que vous aurez autant de talent pour guérir mon pied.

ALCIDE : Vous pouvez en avoir la certitude.

GABRIELLA : (retirant son pied) Bon, maintenant, ça suffit. En effet, ça va beaucoup mieux. Dites-nous combien nous vous devons.

ALCIDE : Ma chère madame...

CLAUDIO : (donnant l'argent à Alcide) Tenez.

ALCIDE : (déçu) Mais... je me suis déplacé...

CLAUDIO : Ça va comme ça !

ALCIDE : (regardant la maison) Soit ! Le sourire de madame compensera.

CLAUDIO : Au revoir.

ALCIDE : Je reviens demain alors ?

CLAUDIO : Attendez que l'on vous rappelle.

ALCIDE : Attention, entre temps je pourrais être devenu trop célèbre pour vous ! J'ai enregistré les voix des séquestrés à partir desquelles je reconstruirai leur visage. Elles sont un peu camouflées, mais je sais comment les recomposer.

GABRIELLA Maître...

ALCIDE : Oui, chère madame...

GABRIELLA : Nous ne vous avons rien offert à boire, nous sommes vraiment des ingrats.

ALCIDE : Mais non...

CLAUDIO : C'est vrai...

GABRIELLA : Je vous en prie, installez-vous, maître... Ici, à côté de moi.

## SCÈNE 5

Dans un salon, chez Pierre

PIETRO

ALCIDE

ELISA

(Pierre est assis sur le divan, le regard fixe dans le vague. Du jardin, entre Alcide. Il a une grosse tache de sang sur sa chemise, à la hauteur du cœur. Il s'approche de Pierre)

ALCIDE : Si vous pouviez me voir maintenant madame, vous vous moqueriez de moi. Eh bien oui, ce n'est pas cette balle qui m'a fait mal, mais la constatation de n'être qu'un homme comme tous les autres, sans aucunes facultés supérieures. Quelle déception pour moi ! J'y croyais vraiment ! Mes yeux voyaient vraiment loin et mes oreilles entendaient des voix divines, je parlais même avec Dieu. Mais ce n'était que le fruit de mon imagination, pure fantaisie. Je me suis retrouvé face aux bandits, j'ai reconnu leurs voix, mais je n'ai rien compris.

(Elisa entre en robe de chambre. Elle est toujours anéantie par la douleur, elle titube. Pietro court à sa rencontre anxieux)

PIETRO : Elisa, qu'est-ce que tu fais ? Tu dois rester au lit !

ELISA : (tandis que Pietro la soutient. Avec un filet de voix.) Je dois te dire quelque chose de très important pour nous et j'ai besoin de te regarder en face.

PIETRO : Mon Dieu, Elisa, mais qu'est-ce que tu dis ? Allez, retourne au lit !

ELISA : Non, asseyons-nous !

PIETRO : Tu n'as pas bonne mine, comment te sens-tu ?

ELISA : Je ne sais pas, je n'ai plus de forces, ni pour pleurer, ni pour parler. Je ne sais pas si je réussirai à te dire ce que j'ai en tête, discuter de cette chose avec toi demande de l'énergie. Pourquoi ne lis-tu pas dans mes pensées, pourquoi ne m'aides-tu pas ? Tu sais très bien ce que je veux.

PIETRO : Si c'est à propos d'Alcide, je ne sais pas ce qu'il est devenu : Il ne répond pas au téléphone. Je l'ai cherché, mais aucunes traces de lui, il semble s'être volatilisé. Je ferai tout mon possible pour essayer de le retrouver, d'accord ?

ELISA : Moi, j'ai besoin de prier, prier pour ma fille, tu comprends ?

PIETRO : Mais bien sûr, je t'exhorte à le faire avec toute la force de ta foi : s'il y a une personne en ce monde digne de demander la grâce pour Alessandra, c'est toi.

ELISA : Je te donne un jour : si demain je ne revois pas Alcide, je pars. Oui, Pietro, tu ne me revois plus.

PIETRO : Mais Elisa qu'est-ce qui te prend ?

ELISA : J'ai médité, nos fautes méritaient une punition, et elle est arrivée. Pour moi c'est clair, tellement clair que je me demande comment j'ai pu ne pas prévoir un malheur dans la famille.

PIETRO : Mon Dieu, Elisa.

ELISA : Mais oui, Pietro ton égoïsme nous a perdus. Tu ne veux pas te rendre à l'évidence. Tu nous as entraînés dans les ténèbres. Sais-tu pourquoi je t'ai suivi ? Parce que le mariage est un sacrement : je dois te suivre dans le bien et dans le mal. Mais il y a aussi mes devoirs de mère qui sont tout aussi sacrés. Je veux me racheter pour sauver ma fille. Aide-moi à m'asseoir, j'ai la tête qui tourne. (Pietro lui prend tendrement le bras). Ils lui tout enlevé : ses pas, ses gestes, ses habitudes... Elle est prise au piège, la pauvre petite. Notre famille était composée de trois personnes, maintenant, nous sommes restés à deux, mais, c'est comme s'il n'y avait plus personne : La vie, c'était elle !... Nous n'avons pas su la protéger. Nous sommes plus coupables de notre négligence que victimes des bandits. Ils l'ont suivie, qui sait depuis combien de temps, épiée, pas à pas, sans que nous... Maintenant nous ne savons pas comment remédier : nous n'avons pas assez d'argent, notre conscience nous accuse et plus le temps passe plus l'équilibre d'Alessandra est compromis. Tout a changé en un instant... comme ça, (Elle appuie sa tête sur le dossier de sa chaise) je vois tout tourner, Pietro... Mais ces bandits lui ont fait tout ce mal seulement parce qu'ils ne la connaissaient pas, n'est-ce pas Pietro ? Ils ne la connaissaient pas comme nous... (Elle meurt)

PIETRO : Elisa ?! Elisa ?! (Il la secoue, puis affolé, court au téléphone. Tandis qu'il compose le numéro Elisa se relève.)

ELISA : Alcide ?...

ALCIDE : Elisa, ma chère Elisa, je vais t'expliquer... (Euphorique, elle va vers Pietro) Pietro, mais que se passe-t-il ?...

PIETRO : Mademoiselle, passez-moi le docteur, s'il vous plaît, c'est urgent.

ALCIDE : Viens, Elisa, sortons, je vais tout t'expliquer.

ELISA : Je suis complètement guérie... Je me sens légère comme une plume. (Alcide l'entraîne dehors, dans le jardin.) Mais toi, tu es blessé ?...

ALCIDE : Maintenant Elisa, je t'emmène voir Alessandra.



## SCÈNE 6

Dans un salon, chez Marco.

MARCO

ALESSANDRA

(Marco est assis dans un fauteuil et lit un livre. Alessandra est assise sur le divan et feuillette distraitemment une revue ; après quelques instants, elle pousse un long soupir, referme la revue et appuie sa tête sur le dossier du divan, fixant le plafond.)

MARCO : Si vous écoutiez un peu mes conseils... La lecture, ça aide à faire passer un peu le temps. J'ai quelques bons livres, cela vous distrairait...

ALESSANDRA : Des livres parlant d'évasions m'intéresseraient beaucoup ? Vous en avez ?

MARCO : Non, et je ne crois pas que cela vous conviendrait de lire un livre de ce genre, vous m'obligeriez à être toujours en alerte.

ALESSANDRA : Une fugue ... qu'y-a-t-il de plus motivant pour un prisonnier ?

MARCO : Cela peut être très dangereux...

ALESSANDRA : Ça ne fait rien ? C'est un geste extrême, tenter le tout pour le tout.

MARCO : Oui, mais on risque aussi tout. Ôtez-vous cette idée de la tête, ne m'obligez pas à devenir trop méfiant.

ALESSANDRA : Mais de quoi avez-vous dont peur ? La maison est barricadée, vous ne me perdez pas de vue un instant, où voulez-vous que j'aille ?

MARCO : En effet, ne vous laissez pas tenter par des aventures impossibles qui empireraient notre rapport. Vous le voulez ce livre ?

ALESSANDRA : Non.

MARCO : Vous préférez vous concentrer sur vos malheurs ? (Alessandra hausse légèrement les épaules). Vous vous complaisez à les retourner dans tous les sens ...

Vous devriez essayer de vous distraire. Faites-moi plaisir, je vous en prie. Dans le fond, si vous y réfléchissez, je vous propose ce que vous désirez le plus : de vous évader. Les livres, ne servent-ils pas à cela ?

ALESSANDRA : Je n'arriverais pas à me concentrer. Mais soyez tranquille, je n'ai pas l'intention de tromper votre vigilance ou d'abattre la porte. (Le téléphone sonne.)

MARCO : (se levant brusquement). Ne parlez pas et ne faites pas de bruit, entendu ? (Il va répondre.) Allô ?... (Déçu.) Bonjour, ah, c'est vous !... Je suis désolé, ma sœur est toujours ici... Je ne sais pas... encore une semaine peut-être ou peut-être plus. Je vous préviendrai... ne vous inquiétez pas, ces absences seront rémunérées... D'accord, au revoir. (Il raccroche et retourne, l'air pensif à son fauteuil.)

ALESSANDRA : (sarcastique) Toujours très précise cette femme de ménage, elle vous téléphone ponctuellement tous les deux jours.

MARCO. : Elle est un peu insistante, c'est vrai, elle craint de ne pas être payée et serait plus tranquille de reprendre son travail au plus tôt.

ALESSANDRA : Mais vous lui donnez toujours la même réponse.

MARCO : Et alors ?

ALESSANDRA : Et alors, elle n'a vraiment pas le sens de l'opportunité, tous les deux jours, elle revient à la charge, avec une précision chronométrique. Selon moi, il n'y a aucune femme de ménage. Je pense qu'il s'agit de vos complices qui vous informent de la situation, et vous, avec votre histoire de la sœur, vous transmettez vos nouvelles.

MARCO : Si je ne me trompe pas, c'est vous qui avez pensé qu'il s'agissait de ma femme de ménage. Maintenant, vous avez changé d'idée ?

ALESSANDRA : Certainement, d'abord, parce que ces coups de fil sont l'unique contact que vous avez avec l'extérieur, ensuite parce que, si vous aviez eu une femme de ménage, vous l'auriez sûrement licenciée, sachant quel hôte vous auriez eu chez vous. Je vous en prie, que vous ont-ils dit ?... Donnez-moi un espoir

MARCO : Je vous ai déjà dit que tout procède pour le mieux. (Il se lève.) Maintenant, excusez-moi, je dois m'éloigner un instant.

ALESSANDRA : Pourquoi ?

MARCO : j'ai besoin d'enlever un peu ce maquillage et de me rincer le visage.

ALESSANDRA : Ce n'est pas comme ça que vous débarrasserez de votre masque.

MARCO : Non, mais je me sentirai plus frais.

ALESANDRA : En brûlant la vie des autres.

MARCO : Allons, venez. (Tandis qu'Alessandra se lève, il regarde sa montre) C'est bientôt l'heure du dîner.

ALESSANDRA : Au secours.

MARCO : Vous ne vous êtes pas encore mis dans la tête qu'ici, vous n'êtes pas en vacances.

ALEESSANDRA : C'est l'unique chose sur laquelle je n'ai pas de doutes.

MARCO : Et alors, qu'est-ce que vous prétendez de moi ? Avant cette histoire, c'est tout juste si j'arrivais à me préparer un café.

ALESSANDRA : Oui, mais moi, je paie pour vos déficiences morales, pas pour vos déficiences culinaires ! Vous n'éprouvez aucuns remords pour ça ?

MARCO : On parlait seulement du fait que vous ne vous nourrissez pas assez, c'est tout !

ALESSANDRA : Mais de quoi vous préoccupez-vous ? Même si ma santé se détériore ma valeur ne change pas : je suis une marchandise qui peut bien se vendre, même pourrie !

MARCO : Justement, c'est seulement à vous que vous faites du mal. Allons. (Ils sortent. Longue pause. Marco revient avec sa perruque à la main. Il va vers la table.) Ohooo !... (Il enlève sa barbe et ses moustaches avec grand soulagement ; puis, il va ouvrir les persiennes.) Le soleil !... Il ouvre grand la fenêtre et respire à plein poumons.) Ahaaa !... (Il fait quelques flexions et sort.)

## SCÈNE 7

Même décor.

ALCIDE

ELISA

MARCO

(Sur un balcon apparaissent Alcide et Elisa.)

ALCIDE : (tendant l'oreille) Tu entends, tu entends Elisa, la ville... Combien de hurlements pour crier la vie !... Là-bas, en-haut de cette colline, il y a ta maison, tu la vois ?)

ELISA : Oui, ce n'est qu'un tas de décombres... Où est ma fille ?

ALCIDE : (la devançant) Viens. Elle n'est pas ici. Allons voir là-bas. (Ils sortent. Pause. Marco entre, et s'essuyant le visage, va sur le balcon. Tout de suite après Alcide arrive. Il rejoint Marco.) Ah, cher monsieur... moi, j'ai été ingénu, mais vous !... Le piège est transparent : réfléchissez ! Mais, pas de la manière souhaitée par ces démons qui vous ont embobiné. Et maintenant, vous gardez prisonnière chez vous une fille par pur altruisme, sans vous préoccuper des conséquences pour vous. (Il se met à arpenter la pièce. Marco sort.) . La vérité est dans la limite de la vie. Aucun compromis n'est possible au-delà de cette réalité. Moi, j'étais un homme, Maintenant, je suis toujours un homme, je suppose, mais que reste-il de l'être d'avant, que reste-il : la conscience, la raison, le souvenir ?... De toute la partie émotive, de cet univers infini de cellules qui constituait ma substance, il n'y a plus rien. La nature m'a accueilli, m'a montré ses merveilles, m'a nourri d'aliments et de passions, puis m'a expulsé... Entre moi et moi, maintenant, il n'y a que moi et je ne sais pas où je me situe dans cet étrange monde... Ici même le vocabulaire change : des mots comme religion, foi, politique, intérêt, rêve, illusion n'ont plus de sens. Tout est certitude. On ne peut cultiver aucun art... Qu'écrit le poète sans un peu d'angoisse ? Et le sculpteur, quel matériel utilise-t-il ? Et le peintre, et le musicien... Certes, il est tôt pour faire un bilan, mais comme première impression, je crois qu'il y a plus de choses perdues que de nouvelles découvertes. J'ai aimé la matière.

ACTE 4

SCÈNE 1

Chez Marco, dans le salon

MARCO

ALESSANDRA

(Marco, plutôt tendu, parle au téléphone ; Alessandra est assise sur le divan, un livre ouvert sur les genoux, elle suit attentivement la conversation.)

MARCO : (après quelques instants.) Vous devez absolument m'écouter quand je parle. Je vous ai dit et répété que pour un certain temps, je n'ai pas besoin de votre collaboration, il est inutile de continuer à me téléphoner !... Mais bien sûr que je comprends vos nécessités, nous sommes d'accord... Vous serez rétribuée comme si vous aviez travaillé, d'accord ? Mais ne me tourmentez plus !... Je vous rappellerai moi. Je ne sais pas combien de temps ma sœur restera encore : tant qu'elle en aura envie ! Mais quel est le problème, puisque je vous paierai... (Perdant patience) Vous voulez que je vous dise ! Vous êtes vraiment embêtante ! Bonsoir ! (Il raccroche) Ah, j'espère qu'elle aura enfin compris !

ALESSANDRA : C'est la première fois que ce coup de fil arrive avec plusieurs heures de retard...

MARCO : Ah, celle-là, quand elle a envie d'enquiquiner, elle ne regarde pas l'heure ! J'ai exagéré à lui parler comme ça, mais elle m'a trouvé dans un mauvais moment. (Il s'assied fatigué sur son fauteuil)

ALESSANDRA : Elle a quand même respecté l'intervalle de deux jours.

MARCO : Toujours avec cette histoire !...

ALESSANDRA : Admettons même qu'à l'autre bout du fil il y ait vraiment cette personne, ça me semble vraiment curieux, qu'elle appelle avec autant de régularité.

MARCO : Mais quelle importance cela a-t-il ?!... Si c'était ça mes problèmes !...

ALESSANDRA : Oui, mais pourquoi tous les deux jours ? C'est ça que je voudrais savoir.

MARCO : Parce que, appeler tous les jours lui semblerait trop et tous les trois jours pas assez ; elle a choisi un juste milieu. Satisfaite ?

ALESSANDRA : Non.

MARCO : Tant pis !... Plutôt... je devrais peut-être la rappeler pour m'excuser : j'ai été trop dur avec cette pauvre femme. (Se levant) Silence absolu, s'il vous plaît.

ALESSANDRA : Mais, si c'est à la domestique que vous téléphonez, elle sait qu'il y a votre sœur chez vous, non ?

MARCO : C'est vrai, mais de toute façon, vous, ne parlez pas, d'accord ? (Il ouvre un tiroir fermé à clé et s'apprête à composer le numéro) Il attend un instant, puis surpris) Oh, excusez-moi, j'ai dû me tromper de numéro... Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ?... Je voulais parler avec la jeune fille... Il y a une jeune fille, non ?... Je suis, je suis, vous pourriez me dire quel est votre numéro, à vous ?... Mais vous me répondez en me faisant des questions... Un guérisseur ? Non, je ne suis pas un guérisseur... ni un imposteur... Non, non, ce n'est pas une blague. Je cherche ma gouvernante... Allô?... Allô, il n'y a plus personne... Allô ! Je ne comprends pas... Allô ! ... Allô ! Mais enfin, quelles manières ! Allô ! Ah, c'est vous... Je ne voulais pas vous déranger, mais je voulais m'excuser, pour ma brusquerie de toute à l'heure : je me suis trop emporté, j'ai perdu un instant le contrôle de mes nerfs. N'y attachez pas trop d'importance. Vous pouvez m'appeler quand vous le désirez, d'accord ?... Allô, vous m'entendez ?... Je vous ai appelée seulement pour vous dire ça. Bon, alors, bonne soirée... et faites mes excuses aussi à la personne qui m'a répondu... (Il raccroche) Bon sang ! Ils l'avaient mal pris ! C'est son homme qui m'a répondu, et à peine, il a compris qui j'étais, il m'a laissé sans me saluer, et elle, elle était très tendue.

ALESSANDRA : Alors, cette femme de ménage existe vraiment.

MARCO : Bien sûr.

ALESSANDRA : Et, comme ça, durant toute cette période, vous n'avez reçu des coups de fil que de cette personne ?

MARCO : (remettant le répertoire dans le tiroir) Oui.

ALESSANDRA : Et vos complices ?

MARCO : Oh, mes complices !... Je ne sais plus rien de ces gens, moi.

ALESSANDRA : Vous voulez dire que vous avez été abandonné, ici avec moi ?

MARCO : il semblerait.

ALESSANDRA : Pardon, mais ça vous semble normal ?

MARCO : Non, Il a dû se passer quelque chose. Mais de toute façon, cela n'a plus d'importance : demain je vous renvoie chez vous.

ALESSANDRA : Comment ?!...

MARCO : Oui, demain soir je vous conduirai avec ma voiture, dans un quartier loin d'ici et vous serez libre. Je ne peux pas agir autrement ! J'ai fait l'impossible, mais désormais la situation doit se résoudre. Je voudrais que vous me fassiez une promesse.

ALESSANDRA : Tout ce que vous voulez.

MARCO : Je voudrais que vous ne sortiez pas de chez vous pendant quelques temps.

ALESSANDRA : D'accord.

MARCO : Attention, c'est important. Jurez-le-moi !

ALESSANDRA : je le jure.

MARCO : Nous sortirons à peu près à cette heure-ci, nous descendrons au garage prendre la voiture et nous partirons. Vous devrez porter des lunettes avec du coton et un pansement dessous, comme si vous aviez des problèmes aux yeux, Ce n'est pas une idée merveilleuse, mais je n'en ai pas de meilleure.

ALESSANDRA : Mon Dieu comment je vais faire à attendre jusqu'à demain ? Je ne vais pas en dormir de la nuit. Pourquoi pas tout de suite ?...

MARCO : Il n'y a qu'un jour à attendre.

ALESSANDRA : Oui, oui, mais vous ne pouvez pas savoir ce que je donnerais pour éviter seulement un moment d'angoisse à mes parents.

MARCO : vous voudriez partir tout de suite ?

ALESSANDRA : Je n'ose pas l'espérer.

MARCO : D'accord, alors, préparons-nous. (Alessandra s'approche de lui, essayant de contenir son immense joie.) Vous devrez faire exactement tout ce que je vous dirai, d'accord ?

ALESSANDRA : Oui, oui, absolument.

MARCO : Bien. (Il prend dans un tiroir, des lunettes, du coton et des pansements.) J'avais tout préparé. (Il lui couvre les yeux avec un peu de coton et le fixe avec un pansement.) Ça ne vous gêne pas ?

ALESSANDRA : Non, non.

MARCO : (il lui met les lunettes.) Elles ne vous avantagent pas, mais ce n'est pas l'esthétique qui vous intéresse en ce moment, n'est-ce pas ?

ALESSANDRA : En effet.

MARCO : (enlevant son maquillage.) Vous êtes camouflée et moi je me révèle. Nous ne sommes pas destinés à nous rencontrer.

ALESSANDRA : De toute évidence.

MARCO : (il ouvre les persiennes et ouvre grand la fenêtre,) De l'air, de l'air, finalement !... (On voit au loin des feux d'artifice,) Vous aimez les feux d'artifice ?

ALESSANDRA : Oui.

MARCO : Il y a des fêtes paysannes dans les alentours. (Prenant Alessandra par le bras et la guidant.) J'espère qu'une fois arrivée chez vous, vous ne me détesterez pas.

ALESSANDRA : Non, moi...

MARCO : (ouvrant la porte pour vérifier que personne ne se trouve sur le palier.) Vous auriez de bonnes raisons. (Ils sortent il ferme la porte à clé.)

Il n'y a plus personne sur scène, on entend seulement le bouquet final des feux d'artifice. Puis tout à coup on entend tourner une clé dans la serrure. Surgissent, ouvrant violemment la porte, Claudio, un pistolet à la main, et Gabriella.

## SCÈNE 2

Même décor.

CLAUDIO

GABRIELLA

CLAUDIO : (surgissant dans la pièce et pointant son arme en direction du divan.) Haut les mains !... Il n'y a personne ici !...



GABRIELLA : Dans la chambre, vite ! (Claudio sort rapidement, elle le suit en boitant,)

CLAUDIO. (hors scène.) Ils ne sont pas là.

GABRIELLA : (rentrant, suivie par Claudio.) Il a reconnu ta voix et il a compris. Maintenant, il sera en train de raccompagner la fille chez elle, mais auparavant il aura prévenu la police. Nous sommes cuits.

CLAUDIO : Malédiction ! Qu'est-ce qu'on fait ?

GABRIELLA : Quel manque de bol ! A un jour près, c'était gagné !

CLAUDIO : Du pognon, on en a eu assez ! Le problème c'est de ne pas se faire prendre maintenant. Partons d'ici ! (Voyant les moustaches postiches sur la table) Ça , je le prends : ça pourrait me servir. Filons !

GABRIELLA : Cet espèce d'andouille, me téléphoner pour s'excuser !!!... (Ils sortent.)

De nouveau la scène est vide. On voit à l'horizon les éclairs de feux d'artifice. Quelques instants après on entend tourner une clé dans la serrure, quelqu'un essaie d'ouvrir la porte. Marco entre, suivi d' Alessandra en larmes.

### SCÈNE 3

Même décor.

MARCO

ALESSANDRA

MARCO : Je croyais avoir fermé à clé... Allons, allons, mon enfant...

ALESSANDRA : (en pleurs,) Ce n'est pas possible... ce n'est pas juste...

MARCO : (tout en la poussant vers le divan.) C'est vrai, il faut dire que ça fait longtemps que je n'utilise pas cette voiture, la batterie s'est déchargée.

ALESSANDRA : Vous auriez pu m'accompagner quelque part à pieds.

MARCO : Vous plaisantez ? On risquerait de se faire repérer, et, de plus, je ne vais certainement pas vous libérer dans ce quartier. Ne vous inquiétez pas, je vais trouver une autre solution, vous allez voir.

ALESSANDRA : D'accord, mais quand ?

MARCO : Rapidement : vous ne pouvez plus rester ici. Un moment, je vais vous enlever ces pansements sur les yeux. (Il cherche la perruque et le reste du maquillage sur la table.) Je les avais mis ici... (Regardant autour de lui.) Ça alors ! Tout a disparu !

ALESSANDRA : Tout quoi ?

MARCO : Mais le maquillage, les moustaches ! J'avais tout mis sur la table. (Regardant tout autour) Comment est-ce possible !... (Il ouvre des tiroirs.) Rien !...

ALESSANDRA : Vous les avez peut-être apportés dans la chambre...

MARCO : Non, non, non, j'avais tout laissé ici ! (Tapant sur la table.) Je me souviens parfaitement. Il n'y a quand même pas de fantômes dans cette maison ?!... J'avais aussi fermé la porte à clé, j'en suis absolument certain... Quelqu'un est venu...

ALESSANDRA : Mais on si on s'est absenter seulement deux minutes !...

MARCO : Et pourtant, il n'y a pas d'autres explications possibles. Où est mon maquillage ? Il s'est volatilisé, tout seul ? Et qui a ouvert la porte ? C'est sûrement eux qui sont venus... Oui, un coup du destin : ils sont venus, ils ne nous ont pas trouvés et ils se sont enfuis.

ALESSANDRA : En attendant, vous ne pouvez pas me libérer les yeux ?

MARCO : Et comme ça, vous verrez mon visage !... Je dois trouver le moyen de me cacher un peu.

ALESSANDRA ; Mais ça me dérange !...

MARCO : Si la voiture avait marché vous auriez bien résisté un bon moment.

ALESSANDRA : Ça aurait été différent

MARCO : J'ai moi aussi mes soucis. Un peu de patience. Qu'est-ce que je peux mettre ?...

ALESSANDRA : Il y a une femme parmi vos complices ?

MARCO : Comment ça mes complices ! Moi, je suis seul comme un chien, et maintenant plus que jamais !

ALESSANDRA : En tout cas, une femme est passée par ici, je m'en rends compte à l'odeur de parfum qu'elle a laissée. (Tandis que Marco renifle.) Ce n'est sûrement pas le mien : Il y a un certain temps que je ne peux plus me permettre ce luxe !...

MARCO : (reniflant) Moi, je sens seulement l'odeur de ces bêtes.

ALESSANDRA : C'est une odeur de parfum.

MARCO : Ça viendra de dehors.

ALESSANDRA : Mais votre gouvernante habite loin d'ici ?

MARCO : Qu'est-ce que ma gouvernante a à voir là-dedans ? Vous n'avez que cette malheureuse en tête. Cette histoire finit par me fatiguer, vous savez ? Votre gouvernante, votre gouvernante, votre gouvernante !... C'est une torture !

ALESSANDRA : Et pour moi alors, c'est quoi ? Votre désorganisation me fait peur.

MARCO : Tant que vous serez avec moi, vous n'aurez rien à craindre. Maintenant, s'il vous plaît, laissez-moi penser au maquillage.

ALESSANDRA : Vous n'avez pas un bas de femme chez vous ?

MARCO. : Pourquoi j'aurais un bas de femme ?

ALESSANDRA : En effet, mieux vaut avoir une femme dans la maison !... (Tandis que Marco regarde autour de lui, cherchant une idée.) Vous pouvez vous montrer : de toute façon, je ne pourrais jamais vous dénoncer. Je n'y pense pas un instant. Je cherche à remédier à mes bêtises, pas à en commettre d'autres. Si vous me faisiez confiance, vous pourriez me relâcher... Vous avez ma parole que je ne ferais rien contre vous, croyez-moi.

MARCO : Vous dites ça maintenant, mais une fois chez vous, vous pourriez ne plus être aussi bien disposée envers moi... Non, je vais vous libérer, ne craignez rien, mais, à mes conditions...

ALESSANDRA : Ma terreur, c'est que vos complices se manifestent et vous obligent à changer d'avis.

MARCO : Il n'existe aucune chance que cette situation se prolonge : je suis en train de craquer physiquement... Je ne sais même pas si j'arriverai à finir d'accomplir cette tâche.

ALESSANDRA : et s'ils vous remplacent ?

MARCO : Impossible.

ALESSANDRA : Pourquoi ?

MARCO : Pardon, mais je sais moi, pourquoi. Maintenant, le seul problème que je ne sais pas comment résoudre, c'est le maquillage. Mais... oui, ça devrait marcher... ne bougez pas, je reviens tout de suite. (Il sort)

ALESSANDRA : (après un instant, essayant de se gratter les yeux sous le coton,) Ça me démange... (Elle passe son doigt sous le coton pour se gratter, mais le coton se détache et tombe.) Oh, mon Dieu !... (Elle le ramasse rapidement et veut le remettre sur ses yeux quand elle se rend compte que la fenêtre est ouverte. Stupéfaction.) Mais... c'est ma maison...

MARCO : (hors scène) J'arrive... Un petit moment de patience.

ALESSANDRA : (s'approchant de la fenêtre) Je suis à deux pas de mes parents... (Elle reste immobile à regarder dehors.)

MARCO : Voilà...

ALESSANDRA : (se reprenant et remettant tant bien que mal le coton et les lunettes) Mon Dieu !...

MARCO : (entrant avec un tricot de corps enfilé sur la tête.) Je me suis recouvert la tête avec un maillot de corps et je vois très bien à travers. Qu'est-ce que vous faites là ?!...

ALESSANDRA : (se tenant le coton avec la main) Pourquoi, où je suis ? J'ai fait quelques pas dans le noir... moi, je ne vois pas...

MARCO : (s'approchant d'elle) Pourquoi vous tenez le coton avec la main ?

ALESSANDRA : j'ai essayé de me gratter et il était pour se détacher... ça me démange tellement !...

MARCO : Voua avez regardé dehors, n'est-ce pas ?

ALESSANDRA : Non.

MARCO : Si, vous avez regardé !

ALESSANDRO : Mais si je vous dis que non !

MARCO : Je vous ai laissée toute seule un instant ! Seulement un instant ! Vous avez tout compromis ! (La poussant vers le centre de la pièce.) Folle, inconsciente !

ALESSANDRA : Mais... S'il vous plaît...

MARCO : Nous étions sur le point de résoudre cette histoire au mieux ! Comment puis-je vous libérer maintenant, après ce que vous avez vu ? Vous vous rendez compte du problème que vous avez créé ?... Vous comprenez dans quelle situation vous m'avez mis ?!

ALESSANDRA : Oui, mais je ne l'ai pas fait exprès... Ça me démangeait et en me grattant, j'ai fait tomber le coton, je vous jure ! Puis j'ai vu ma maison... J'ai eu un choc... mes parents, si proches....

MARCO : Proches ? Non... Ils étaient proches, mais maintenant, ils sont bien loin. Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne suis pas assez fou pour vous relâcher, sachant qu'il vous suffira d'indiquer du doigt cette maison pour me faire arrêter comme un vulgaire délinquant.

ALESSANDRA : Je ne ferais jamais ça, vous pouvez me croire.

MARCO : Même si c'était vrai, je vivrais dans la terreur d'être dénoncé. C'est un désastre.

ALESSANDRA : Mais ... maintenant, quel intentions avez-vous ?

MARCO : Il n'y a qu'une solution désormais, je n'ai pas le choix. C'est vous qui l'avez voulu !

ALESSANDEA : Quoi ?

MARCO : Dire la vérité, toute la vérité. Je ne peux pas payer pour les fautes des autres. Pour vous j'ai fait vraiment le mieux que je pouvais, vous ne pouvez pas dire le contraire, mais il y a une limite à tout. Maintenant je dois clarifier ma position. Moi, je ne suis pas un bandit ; je me suis trouvé mêlé à cette affaire par un pur hasard.

ALESSANDRA : Vous n'avez pas besoin de vous justifier : Vous m'avez traitée avec beaucoup d'humanité et je ne pourrai jamais l'oublier.

MARCO : Mais, il ne s'agit pas de ça, vous n'avez pas compris ce que je veux dire : Moi, je n'ai rien à voir avec cette histoire ! Vous avez été apportée chez moi par deux inconnus.

ALESSANDRA : Comment ça !...

MARCO : C'est la vérité ! Je ne suis pas qui vous pensez. Personne ne l'est dans cette histoire, ni moi, ni vos parents, ni vos ravisseurs et ni même vous.

ALESSANDRA : Mon Dieu...

MARCO : Vous ne me croyez pas ?... Regardez. (Il se découvre le visage.) J'ai l'air de quelqu'un qui séquestre les gens ? (Alessandra écarquille les yeux, ébahie, elle a une expression conciliante.) Bien sûr, dans ces conditions, je dois vous sembler un démon.... Mais ce n'est pas mon aspect normal. J'ai un emploi, vous comprenez ? Je suis une personne estimée de tous. Ce soir-là, alors que je rentrais chez moi, j'ai trouvé vos ravisseurs chez moi, avec vous dans une malle, dans un très mauvais état. Ils m'ont raconté votre histoire et je n'ai pas pu me dérober. Cela ne devait durer que quelques jours... mais c'est devenu une attente massacrant pour moi ! Et puis le physique a lâché et j'ai décidé de vous libérer. Mais je voulais sauver ce qui pouvait encore l'être, en vous taisant la vérité, mais vous, vous êtes allée regarder dehors, par la fenêtre, malédiction !...

ALESSANDRA : Je ne parlerai pas, je vous en supplie, laissez- moi rentrer chez moi.

MARCO : Vous ne parlerez pas si vous comprenez qui je suis vraiment.

ALESSANDRA : Mais maintenant, vous êtes épuisé !

MARCO : Certainement ! Constamment en alerte, jour et nuit ! Mais à présent, ça suffit ! Je regrette de devoir vous révéler des choses désagréables... J'ai des tournements de tête... Je dois m'asseoir un moment... (Il se laisse tomber lourdement dans son fauteuil, respirant avec peine.)

ALESSANDRA : Vous vous sentez mal ?

MARCO : La fatigue... Je me sens sur le point de crouler... Mais, auparavant, vous devez connaître les causes de votre rapt ; ensuite, nous serons tous les deux libres de faire ce que nous désirons le plus : moi, de dormir, vous de pouvoir à nouveau embrasser vos parents.

ALESSANDRA : Vraiment, vous me laissez retourner chez moi ?

MARCO : Oui, je ne suis plus à même de contrôler la situation.

ALESSANDRA : Je vous en serai reconnaissante à vie. Vous n'aurez aucuns ennuis venant de moi. Je suis sincère.

MARCO : Je me suis prêté à cette tragique mise-en-scène par solidarité... par soucis de conscience... mettant en péril ma réputation, mon nom... ma santé en a pâti,

comme vous pouvez le voir... mais maintenant, je ne peux pas risquer de devenir le seul bouc émissaire de cette histoire, ce n'est pas juste : j'ai le droit de me défendre, quitte à devoir faire des révélations désagréables... Asseyez-vous. (Alessandra le regarde perplexe.) Asseyez-vous, s'il vous plaît. (Alessandra s'assied.) Je ne sais pas par où commencer... Je regrette de devoir vous blesser, mais je n'ai pas le choix... Il s'agit de votre vie... de ce que vous avez de plus cher... de vos parents...

ALESSANDRA : Il leur est arrivé quelque chose ?

MARCO : Non, non, tranquillisez-vous : ce que je suis sur le point de vous dire ne concerne pas le présent, mais le passé. Promettez-moi de vous montrer courageuse et intelligente comme vous l'avez été jusqu'à maintenant.

ALESSANDRA : Parlez, s'il vous plaît...

MARCO : Voilà, il s'agit de quelque chose qui s'est passé il y a de nombreuses années... avant même votre naissance. Un amour, un grand amour entre... (Il la regarde, hésitant un long moment). Et puis non... non...moi... Vous êtes libre, allez chez vous, allez... Je ne suis plus à même de raisonner. Allez-y, je ne vous retiens pas. Ah, ne sortez pas de chez vous pendant quelque temps. Adieu. (Alessandra le regarde incrédule et confuse.) Une chose seulement, si vous devez me dénoncer, attendez demain ; laissez-moi dormir une nuit entière. Merci. (Appuyant la tête au dossier de son fauteuil et fermant les yeux) Adieu. (Alessandra reste immobile quelques instants, incrédule, puis elle se lève et lentement traverse la pièce en regardant Marco.)

ALESSANDRA : Bonsoir. (Elle sort. Longue pause. Marco dort profondément. Elle revient et va près de Marco.) Excusez-moi... (Le secouant) Réveillez-vous... Réveillez-vous, s'il vous plaît !...

MARCO : (dans son sommeil) Non, non, non...

ALESSANDRA : (le secouant plus fort) Je dois vous parler. Réveillez-vous, je vous en prie !

MARCO : (ouvrant les yeux avec peine) Qu'est-ce qui se passe ?... Où suis-je ?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? (S'adressant à Alessandra) Encore ici ?...

ALESSANDRA : Mais qui êtes-vous en réalité ? (Marco a un léger sourire, puis il referme les yeux et s'endort.)

## SCÈNE 4

Sur une petite place ancienne.

ALCIDE

ELISA

GINO

MIRELLA

GIANNI

GIORGIA

LA JEUNE BALLERINE

(Sur les marches Gianni, avec son inséparable guitare en bandoulière discute avec la Jeune Ballerine qui, en justaucorps lui montre de quelques pas de danse. Elisa, Mirella et Gino se promènent tranquillement. Alcide et Giorgia regardent les vitrines des boutiques. C'est le soir. Il y a encore quelques enseignes allumées. Des petits groupes de gens par-ci, par-là.)

ALCIDE : Tu continues à rêver, n'est-ce pas, ma petite fille ?

GIORGIA : Non, je suis trop consciente de ma réalité.

ALCIDE : La réalité, moi, je la vois dans la lumière de tes yeux, dans la perfection de ton corps.

GIORGIA : Oh... mon corps !... Où est mon corps ?!...

ALCIDE : Ici, devant moi, il m'enchante.

GIORGIA : Non, il s'est dissout avec toute ma vanité.

ALCIDE : Tu ne te considères plus une femme ?

GIORGIA : Je me rappelle bien ce qu'est une femme.

ALCIDE : Et moi, ce qu'est un homme, et je t'assure que ton charme m'enivre toujours, comme si le sang continuait à couler dans mes veines.

GIORGIA : Le sang ne circule plus dans nos veines : le feu s'est éteint.



ALCIDE : Mais ta beauté, non, c'est cela qui compte.

GIORGIA : Pourquoi ?

ALCIDE : Pour accepter la mort des sens, le silence des désirs...

GIORGIA : On est magnifiquement bien : légers... libres !...

ALCIDE : Libérés, ça oui, mais de nos membres. C'est un déshonneur, un immense déshonneur, ma petite d'avoir perdu la fonction de la chair. La respiration, la chaleur du soleil, l'amour, le cœur... le cœur : la source de nos émotions, nous ont été enlevé !... Plus aucunes passions, n'excitera plus nos esprits.

GIORGIA : C'est étrange que vous vous en plaigniez : n'étiez- vous pas parmi ceux qui prêchaient contre les faiblesses de la chair ?

ALCIDE : Mais c'est bien pour ça, que toi, maintenant, tu dois me croire si je te dis que la vie en dehors de la matière n'est pas adéquate à l'homme.

GIORGIA : Adéquate ou pas, qu'est-ce que tu peux faire, protester, peut-être ?

ALCIDE : Non, mais rien ne peut m'empêcher d'avoir mes idées là-dessus.

GIORGIA : Des idées ?... Et quel genre d'idées ?

ALCIDE : Des idées sur notre futur.

GIORGIA : Ah, parce que vous pensez pouvoir faire là aussi des prophéties ? Mais ce monde est le monde de la vérité.

ALCIDE : Tu es la vérité

GIORGIA : Vous vous moquer de moi, par hasard ?

ALCIDE : Tu es le mouvement perpétuel du genre humain. Oui, ma chère, en tant que femme tu as perpétué le destin de l'humanité, Moi, dans le fond, je suis ton fils.

GIORGIA : Vraiment ? Un peu grand pour moi, non ?

ALCIDE : Mes rides sont plus jeunes que ton histoire. Et nous sommes tous des créatures de cette histoire.

GIORGIA : De la mienne, non : moi, je n'ai jamais eu de vocation pour la modernité, j'aimais l'amour...

ALCIDE : En effet, c'est ce dont tu rêves, et tu le portes en ton sein.

GIORGIA : J'adorais la vie, la liberté...

ALCIDE : Ce sont exactement les sentiments que tu m'as transmis, (Tandis qu'Elisa, Gino et Mirella s'approchent.) Je m'incline en adoration, Giorgia. Je te vénère, je te vénère...

MIRELLA : Mais qu'est-ce qu'on entend ... Si ce n'était pas ridicule, je dirais que c'est une déclaration d'amour.

GIORGIA : D'amour, oui, mais d'amour filial : Alcide veut me convaincre qu'il est mon fils.

MIRELLA : Je croirais plutôt le contraire. Vous êtes sûr de vous sentir bien, Alcide ?

ALCIDE : Si on exclut le mal être de ne pas être, magnifiquement bien.

GIORGIA : Cette vie n'est pas adaptée à ses besoins : elle offre peu d'émotions.

MIRELLA : Oh, mais Alcide, c'est vous qui devez penser à l'animer... Mais de toute façon, si l'au-delà ne satisfait pas vos goûts, fuyez, qu'est-ce qui vous retient ?

ALCIDE : Ta perspicacité, elle me manquerait trop.

MIRELLA : C'est toi qui la stimule.

GIORGIA : Alcide voit la femme surtout en tant que procréatrice. Il idéalise tant cette capacité, qu'il nous considère toutes comme une unique mère. Le problème, c'est que selon son raisonnement, en quelque sorte, j'aurais engendré, même mon assassin. C'est un peu trop !

MIRELLA : Excuse-moi, Alcide, maintenant que nous ne pouvons plus mettre de marmots au monde, qu'est-ce que nous sommes, nous, alors, rien ?

ALCIDE : Je serais là, fou d'admiration pour rien ? De plus, qui a dit que tu ne pourras plus mettre d'enfants au monde ?

ELISA : Alcide a toujours aimé faire de l'esprit, alors, maintenant qu'il est devenu un esprit !...

ALCIDE : Ah, si vous aviez encore un minimum de curiosité pour solliciter votre fantaisie !.. Mais toute ambition ici semble être une croyance superstitieuse et erronée. Personne n'ose regarder en lui-même et se rappeler qu'il est un être avec sa propre dignité et son propre orgueil. Désormais vous êtes convaincus que nos aspirations sont sous la terre à pourrir avec la chair. Pauvre chair qui a le seul tort de ne pas être éternelle !.. Ne la regrettez-vous pas ?

MIRELLA : Vous plaisantez ?

ALCIDE : Et bien sûr ! Vous imaginez le futur comme d'agréables, éternelles vacances, à l'ombre de la vérité absolue. Mais il y a un détail : L'histoire ! Celle qui a été écrite avec le sang du genre humain.

MIRELLA. Et alors ?

ALCIDE : Alors, si la finalité définitive pour tous est une existence spirituelle, les hommes se seraient massacrés entre eux pour rien ?

MIRELLA : N'as-tu jamais entendu parler de la folie humaine ?

ALCIDE : Si, bien sûr, j'en ai été un bon exemplaire méritant la camisole de force, mais même nos erreurs venaient souvent d'idées honorables, sinon, les esprits supérieurs n'auraient pas sacrifié leur vie pour un idéal. L'histoire a porté ses fruits, qui ne concilient pas avec une dimension non terrestre de l'homme : toutes ses conquêtes seraient illusoires, éphémères...

MIRELLA : Pourquoi ? Les générations futures en profitent.

ALCIDE : Oui, mais jusqu'à quand ? Nous devrions admettre deux éternités : Une matérielle et une spirituelle.

(Paul entre)

## SCÈNE 5

PAUL

MIRELLA

ALCIDE

ELISA

GIORGIA

GIANNI

GINO

PAUL : Italie, merveille du monde ! (S'approchant, l'air heureux) Bonjour mes amis.

MIRELLA : Quelle surprise !... Mais où étais-tu ?

PAUL : Je me promenais. Comment ça va ?

MIRELLA : Nous pensions que tu étais retourné dans les brouillards de ton île pluvieuse.

PAUL : Non, pour le moment, même si j'ai beaucoup de nostalgie de mon île, je reste ici, jouir des couleurs limpides de votre lumineuse péninsule.

MIRELLA : Mais, que cherches-tu à découvrir sur nous ?

PAUL : Je désire seulement connaître le pays.

MIRELLA : Notre réalité est constituée d'une mosaïque de nuances psychologiques difficiles à déchiffrer : Tu finiras par te perdre dans un labyrinthe de suppositions qui te conduiront inexorablement à nous dénigrer.

PAUL : Mais, non !... Vous devriez l'avoir compris, désormais, j'éprouve une certaine admiration envers vous.

MIRELLA : Viendra le jour, où tu tireras à boulets rouges injustement sur nous. Mais, à propos, Alcide que prévois votre théorie pour les curieux comme Paul ?

ALCIDE : Ce qu'elle prévoit pour les gamines de ton genre.

MIRELLA : Ah !... Et que prévoit-elle pour les gamines comme moi ?

ALCIDE : D'abord qu'elles me prennent plus au sérieux.

MIRELLA : Mais moi, je suis anxieuse d'entendre vos conclusions.

ALCIDE : Tout de même, avec beaucoup de scepticisme, Vous me considérez tous comme un inguérissable visionnaire.

MIRELLA : Mais non, c'est seulement que ça ne nous semble plus le cas de dissenter : c'est anachronique ! Nous devons nous résigner à la réalité : tout est plus grand que nous, nous ne sommes plus à même d'influencer quoi que ce soit, et, encore moins de changer notre futur.

PAUL : De quoi parlez-vous ?

(Le général Della Chiesa et sa femme entrent bras dessus bras dessous.)

ELISA : Il y a le général avec sa jolie petite femme,

GIORGIA : Quel bel homme...

ELISA : Quel beau couple !...

ALCIDE : Quelle cible facile ! Qui sait si ce serait aussi facile de leur faire écouter mes théories ?

ELISA : Tu ne voudras pas ennuyer ces gens avec tes fantaisies, j'espère ?

ALCIDE : Ils ne s'ennuieraient pas, crois-moi...

ELISA : Ce sont des personnes qui ont reçu des projectiles.

ALCIDE. Moi aussi, ce n'est pas pour rien que je suis ici.

ELISA : Toi, tu as payé pour ta prétention, le général s'est immolé pour le devoir.

ALCIDE : Ce n'est pas la qualité de leur mort qui distingue les hommes, elle ramène tout le monde à la même condition...

ELISA : Tu ne peux plus duper personne ici : l'illusion est terminée ! Allons, parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

ALCIDE : (l'imitant) « Parlons d'autre chose »... Trouvez-moi un seul sujet qui ne naisse pas d'un souvenir et mon illusion sera terminée !

PAUL : Mais de quoi parlez-vous ?

ELISA : Oh, de choses sans importance ! Qu'est-ce que tu nous racontes de beau, Paul ?

PAUL : Bah, je ne sais pas... Comment va votre fille ?

ELISA : Alessandra ? Elle s'est teint les cheveux et elle a changé de coiffure

PAUL : Vraiment ?

ELISA : Tu es au courant qu'elle a décidé de rester chez Marc ?

PAUL : Oui, je sais qu'elle a avalé l'histoire de la fille illégitime.

ELISA : Malheureusement, et maintenant, elle désire contacter un certain fantomatique monsieur Bricci. Ce matin, elle était tout affairée à écrire une lettre à son père.

PAUL : Monsieur Bricci ?

ELISA : Non Paul : quand je dis « son père » je veux dire, mon mari.

PAUL : Bien sûr, excusez-moi.

ELISA : De rien. Elle cherchait à le rassurer sur sa santé et à insinuer l'idée qu'ils ne se seraient plus revus. Puis, elle n'en a pas eu le courage, et elle a déchiré la lettre. Vous comprenez ? Nous, nous mourons et elle, elle écrit des lettres.

GIORGIA : Elle est désorientée et désespérée, la pauvre petite.

ELISA : Et son père, comment croyez-vous qu'il se sente ? L'affection devrait la convaincre à retourner chez lui et le faire désister de rechercher un inconnu.

ALCIDE : Nous avons tous l'illusion de pouvoir justifier avec une raison plausible l'impossible.

ELISA : Moi, je suis devenue folle à cause d'elle, et il arrivera la même chose à mon mari, si elle ne retourne pas à la maison.

PAUL : Et que sont devenus les ravisseurs ?

ELISA : Oh, pour eux tout va bien, ils ont recommencé à faire du chantage à mon mari.

PAUL : Vraiment ? Je croyais qu'ils avaient quitté la ville précipitamment...

ELISA : Oui, mais après avoir un peu enquêté, ils ont compris la situation et ils sont redevenus plus agressifs que jamais.

PAUL : De toute façon, madame, cette histoire ne devrait pas durer encore longtemps : il suffit qu'Alessandra découvre de ne pas avoir un père secret.

ELISA : Non, avant qu'elle ne se rende compte du piège : elle sera éliminée, avec cet ingénu de Marco.

ALCIDE : Alessandra est intelligente et elle dispose de beaucoup d'indices pour trouver la clé du problème.

ELISA : Ma fille est futée, mais Claudio et Gabriella sont diaboliques : ils prendront toutes les précautions.

(La Jeune Ballerine se met à danser. Gianni lui fraie un passage parmi les gens.)

GIANNI : Poussez-vous. Ne gênez pas... Tu es merveilleuse...merveilleuse... Continue... continue... (S'approchant) N'est-ce pas la grâce en personne, mes chers amis ?

ALCIDE : Divine.

GIANNI : Tu l'as dit, c'est un ange. Elle te plaît Paul ?

PAUL : Beaucoup, qui est-ce ?

GIANNI : La piété.

PAUL : Sérieusement, qui est cette fille ?

GIANNI : Le paradoxe.

PAUL : Alcide, dites- moi, qui est-ce ?

ALCIDE : Avant que vous n'apparaissiez c'était la fille d'un porc, maintenant, c'est le cœur de Gianni.

PAUL : (à Elisa) S'il vous plaît, madame, qui est-ce ?

ELISA : Tout ce qu'ils vous ont dit, plus la sympathie.

PAUL : Oh, vous aussi ?! Ça vous amuse tellement de vous moquer de moi ? (Un peu vexé) Ça suffit maintenant !

GINO : C'est la fille du batteur.

PAUL : Le batteur ?... Celui qui a tué Gino?

GINO : Exactement.

GIANNI : Sa grâce m'a tout de suite enchanté. Pourtant sa physionomie aurait dû me repousser ! J'ai été ensorcelé par la limpidité de ses yeux, par la douceur de son sourire. Seulement quand elle s'est révélée, de ses traits, j'ai vu émerger, à l'improviste, le monstre m'ayant ôté la vie. Mes yeux se sont serrés et je ne voulais plus les rouvrir : j'étais furieux contre moi-même, contre ma distraction. Je l'ai invitée à partir, à disparaître de ma vue, mais elle a commencé à me parler avec une petite voix... sincère... innocente... J'ai dû l'écouter... Mon Dieu comme une certitude peut être fragile ! Il a suffi d'une jeune fille, ressemblant pourtant à mes cauchemars, pour la démonter, seulement grâce à la vérité de sa candeur. Nous sommes tous à la merci de nos passions.

PAUL : Comment est morte cette fleur ?

GIANNI : (alors que la Jeune Ballerine est en train de susciter l'intérêt de beaucoup) Ce lys a momentanément pénétré dans notre monde à cause d'un accident de voiture, mais bientôt elle va se réveiller et réacquérir tous ses espoirs d'artiste prometteuse.

PAUL : Je lui souhaite de tout cœur : un pareil talent !...

GIANNI : Merci, merci. (Saluant de la main et se dirigeant vers la Jeune Ballerine qui danse devant le général.) Tout est sublime en elle !

ALCIDE : (à lui-même) Son père aussi ?

GIORGIA : Vous seriez-vous attendu à un pareil coup de théâtre ? Gianni était celui qui n'admettait aucun compromis avec le passé, et regardez-le... Il a suffi de cet ange...

ALCIDE : Gianni n'est fidèle qu'à sa musique : malheureusement aucun ange ne peut l'en détourner.

GIORGIA : Vous êtes méchant.

ALCIDE : Ce n'est pas de ma faute s'il a ses limites artistiques. De toute façon, j'ai beaucoup de respect pour ce garçon : c'est un très mauvais musicien, mais son amour pour la musique est certain. Personne d'entre nous, n'a su rester aussi simplement lui-même que ce pauvre guitariste.

(La Jeune Ballerine arrête de danser et reçoit beaucoup d'applaudissements, Gianni l'embrasse tout heureux, la conduisant vers les escaliers où les autres sont en train de converser. Le juge Falcone entre, au bras de sa femme, ainsi que le juge Borsellino et les gardes du corps.)

GIORGIA : Regardez qui arrive...

ALCIDE : Bien, il y a aussi ces deux juges. (Tandis que Falcone, Borsellino et leurs gardes du corps saluent le général et sa jeune femme.) Suivons l'exemple de ces magistrats courageux et irrépréhensibles : Ils n'ont sûrement pas oublié leur amour pour la justice, ni les devoirs de leur profession. Pourtant, maintenant, après avoir indiqué au monde ce qu'est la conscience civile, ils errent comme de pâles ombres dans le vide profond des sens. Mais ce sont des hommes de loi, pas des souvenirs pour les commémorations et les prières : ils doivent enquêter, accuser, condamner, faire leur métier : Ici, c'est le monde même qu'il faut incriminer.

ELISA : Tu ne sais plus ce que tu dis.

ALCIDE : Qu'on interroge, qu'on dénonce, qu'on fasse des inspections à l'enfer et au paradis : dans ces deux lieux, on porte atteinte à notre dignité !

ELISA : Pur délire !...

ALCIDE : Rétablissons nos tribunaux et proclamons ce monde règne de l'Homme ! L'histoire est de notre côté. L'histoire !...



ELISA : Tu es vraiment fou, et ici il n'y pas de cliniques pour te soigner.

ALCIDE : Alors personne ne pourra jamais démontrer que je ne suis pas lucide.

ELISA : Ah, mais pourquoi je continue à t'écouter ? S'il te plaît Paul, raconte-nous quelque chose de toi.

GIORGIA : Oui, Paul, parle-nous de ta vie d'homosexuel.

ELISA : Oui, on me dit que tu as eu une vie très intense.

PAUL : Vraiment, j'ai tout fait pour qu'elle le soit.

ELISA : Je ne connais rien de ces rapports étranges, mais on tombe aussi amoureux ?

PAUL : Comme tout le monde madame, avec la même passion, la même jalousie, la même possessivité.

GIORGIA : Tu as eu beaucoup d'hommes ?

PAUL : J'en ai désiré beaucoup, j'en ai eu beaucoup, quelques-uns m'ont plaint, la plupart m'ont méprisé, le dernier m'a tué.

ELISA : L'italien ?

PAUL : Ma passion contre son mépris. Il se pliait à nos rapports pour l'argent. Un jour simulant des jeux érotiques, il a réussi à me lier les mains et les pieds et à m'insérer dans l'anus un bâton de dynamite, j'ai sauté en l'air et je me suis désintégré.

ELISA : C'est horrible!

GIORGIA : Ça m'impressionne !

ELISA : Assez, assez... faisons une promenade, allez

ALCIDE : Laisse-moi l'Anglais, s'il te plaît.

PAUL : Mais moi, vraiment...

(Les lumières de la boutique et des autres magasins s'éteignent.)

GIORGIA : Oh, mes habits vont faire dodo... Bonne nuit !...

ALCIDE : Ils rêveront d'être portés par toi : Pour un habit, un corps comme le tien représente la plus grande aspiration.

ELISA : (prenant Gino par le bras) Viens Gino, avec ton silence, tu es le plus sage de tous.

ALCIDE : Je pourrais être plus sage que n'importe quel silence, mais combien de vérités je devrais taire. (Elisa, Gino, Mirella et Giorgia s'éloignent. A Paul qui semble vouloir les suivre) Je t'en prie l'étranger, reste avec moi.

PAUL : Mais, les amis...

ALCIDE : Je suis moi aussi l'un d'eux, tu ne penses-pas ?

PAUL : Certainement, certainement... (Pause.)

ALCIDE : Quelle ironie : j'ai ouvert les yeux quand je les ai fermés ! Tu aimes ce monde sans parfums ni ambition humaine ?

PAUL : Je ne sais pas, vous ?

ALCIDE : Pas du tout : aucuns rêves ne nous est permis, la vérité nous écrase et, chose encore pire, on y accède avec la mort.

(Moro et ses gardes du corps entrent.)

PAUL : Vous avez vu ? Ils arrivent tous ce soir.

ALCIDE : En effet, on revoit les morts... (Tandis que l'homme politique et ses gardes du corps reçoivent un accueil chaleureux du général et des autres.) Il y a de la bonne humeur dans l'air.

PAUL : Oui, ils semblent tous très satisfaits.

ALCIDE : C'est ce qu'il me semble aussi... Mais, en même temps, c'est le règne du désenchantement, aucun type de spéculation n'est possible, la réalité nous éblouit ! Ah, si je pouvais partager mon idée : entre être le seul à y croire ou avoir quelqu'un qui me soutient, cela fait une différence infinie. As-tu le courage d'écouter cette fantaisie, Paul ?

PAUL : (souriant) Une fantaisie ?

ALCIDE : Oui, qui te fera de nouveau rêver... Ces deux balles qui ont brisé mon cœur ont surtout servi à me libérer de mes préjugés absurdes : J'ai tout compris ! J'ai découvert l'œuf de Colomb ! Oh, pourquoi ne suis-je pas mort avant ?... (Le regardant dans les yeux) Ce sera l'homme à nous redonner la chair ! L'homme ressuscitera de l'esprit de l'homme : c'est l'ultime raison de son existence, et ce sera le miracle de l'humanité entière !

PAUL : (plutôt amusé) Jusqu'à maintenant, il faut dire, l'homme n'a su que réaliser sa propre destruction.

ALCIDE : Nous ne pouvons pas nous élever au-delà de nos limites. Mais chaque génération rompt quelques anneaux de ses propres chaînes, élargissant l'horizon de ses rêves.

PAUL : Et comment ce miracle adviendra –t-il ?

ALCIDE : Je ne sais pas comment, je sais que cela arrivera. Mais ne me questionne pas sur le futur, la certitude me vient du passé.

PAUL : Si je peux vous donner un conseil, gardez pour vous vos idées.

ALCIDE : Je l'aurais juré ! Il sera plus facile pour l'homme de vaincre ce défi que sa méfiance. Mais te semble-il possible que la nature humaine, aussi désireuse de se réaliser, puisse se contenter de n'être qu'une âme à offrir à Dieu ? L'intellect nous donnera la clé de l'éternité. (La Jeune Ballerine se remet à danser, suivi par Gianni qui l'applaudit.) Elle est belle comme le présent, comme le passé, comme le futur. Un jour, la frontière qui divise la vie de la mort, l'esprit de la matière, s'ouvrira à la conscience et à la liberté des hommes. Nous retournerons tous à notre corps originel et il semblera que nous ne nous en sommes jamais séparés : le temps dans cet Olympe des sens n'existe pas.

GIANNI : (s'approchant) Profitez-en. C'est sa danse d'adieu : Il est certain désormais qu'elle nous sauvera.

ALCIDE : Nous aussi, nous sortirons de ce coma profond... mais nous devons attendre quelque temps.

GIANNI : Elle va bientôt nous laisser : son corps la réclame...

ALCIDE : Le nôtre, pour le moment est devenu terre, mais la terre promise.

GIANNI : Elle se rétablira complètement et deviendra la reine de la danse.

ALCIDE : Chacun de nous réalisera ses propres rêves...

ELISA : (s'approchant avec Gino, Mirella et Giorgio) Paul, ne crois rien de tout ce qu'il te dit !

ALCIDE : Il n'a pas besoin de tes conseils : il est déjà assez septique comme ça.

ELISA : Unis-toi à nous Paul : ne te laisse pas influencer par ses discours absurdes !

GIORGIA : Il réveille l'atmosphère...

ALCIDE : Vous pouvez le garder : désormais je lui ai tout dit.

GIANNI : (qui n'a pas cessé d'admirer l'exhibition de la Jeune Ballerine) Regardez mes amis, ma petite déesse a ensorcelé même ces grands personnages...

ELISA : C'est vrai. Le président Moro semble ému...

ALCIDE : Peut-être que ses acrobaties lui rappellent que lui aussi, dans un certain sens a été un excellent danseur... un inimitable interprète de ce ballet compliqué qu'est la politique italienne.

GIORGIA : Quelle horrible fin, pauvre homme...

ELISA : Pauvre femme...

ALCIDE : Pauvre patrie !... Il aura malgré tout réussi une première : être l'unique séquestré d'Italie n'ayant pas tiré bénéfice d'une rançon. Cela, selon moi, l'élève de plein droit au statut de symbole absolu de tous les attentats de notre pays (La Jeune Ballerine s'incline avec grâce devant Moro et les autres, Falcone effleure affectueusement son visage,) L'homme de loi caressant l'innocence humaine : c'est la voie de la civilisation ! (La Jeune Ballerine fait tout le tour de la petite place en dansant, s'inclinant à droite et à gauche. Puis, elle s'approche de Gianni, elle le prend par la main et s'inclinant de nouveau face aux gens.) « Emmène-moi avec toi » (La Jeune Ballerine et Gianni s'éloignent, main dans la main, vers l'escalier, d'où on les entoure avec joie).

MIRELLA : (à Paul) J'ai la nostalgie de ta voix chaude et de ton sympathique accent étranger, Paul.

PAUL : Merci... Que veux-tu m'entendre dire ?

MIRELLA : Une de tes boutades sur nous.

PAUL : Je peux te proposer une devinette.

MIRELLA : Magnifique !

PAUL : Sais-tu ce qui ne manquera jamais à un Italien ?

MIRELLA : Voyons un peu... C'est un défaut ?

PAUL : Ce serait désobligeant de ma part,

MIRELLA : C'est vrai : toi, tu es un gentilhomme... Alors, c'est une qualité.

PAUL : Tous ne l'auraient pas.

MIRELLA : Cela est vrai aussi... Alors, qu'est-ce que c'est ?

PAUL : C'est vous qui devez me le dire.

MIRELLA : Je ne n'ai pas idée...

PAUL : C'est facile...

GIORGIA : Donne-nous quelques indications.

GINO : Ce ne sera pas un plat de pâtes quand même ?

PAUL. Quoi ?!

GINO : Non, non, ne fais pas attention : c'est vraiment ce qui me manque le plus ici...

MIRELLA : Bah, je ne vois pas du tout...

PAUL : Allez, un petit effort...

GIORGIA : L'arrogance ?

PAUL : Non, c'est une caractéristique qui n'appartient qu'à vous.

GIORGIA : La tendance à la facilité ?

PAUL : Pas du tout !

ELISA : L'individualisme ?

PAUL : Ça n'a pas à voir avec le caractère. Alors, Alcide ?...

ALCIDE : Les énigmes réveillent en moi de tristes souvenirs : la dernière fois que j'ai essayé d'en résoudre une, je me suis pris deux balles dans la poitrine.

ELISA : Ne t'inquiète pas, ici rien ne te foudroiera, à part ta présomption ! Allez, vu que tu prétends nous révéler les mystères de l'existence, tu peux résoudre une simple devinette.

ALCIDE : Cela ne te donnerait pas la mesure de mes limites : ce n'est pas l'acuité humaine qui fait émerger la vérité du monde, mais le contraire.

ELISA : Tout ça pour nous dire que ne sais pas répondre à cette petite question ?

ALCIDE : Tout ça pour vous dire qu'il y a une « force des choses » plus importante que n'importe quelle idée toute faite et qui lorsqu' elle émerge ne peut plus être arrêtée. ( S'adressant à tous.) Pourquoi donc autant de préjugés ? (A Mirella) Toi qui a eu le courage de défier le destin, pourquoi cette méfiance ?

MIRELLA : Parce que le suicide a suffi à m'enlever toute illusion.

**POUR LIRE LA SUITE CONTACTER L'ÉDITEUR**

















